

CHAPITRE 13 : L'AGGLOMÉRATION D'OEDENBURG DANS SON CONTEXTE RÉGIONAL

Peut-on, au terme de cette longue – et parfois fastidieuse – liste de «faits» archéologiques, essayer de tirer quelques réflexions de portée plus générale sur la place de l'agglomération d'Oedenburg dans le contexte régional du «Rhin supérieur», un concept géographique qui désigne les plaines d'Alsace et de Bade, mais aussi les territoires qui bordent le fleuve jusqu'au lac de Constance et incluent, par conséquent, la Suisse du nord ? Cette question est complexe, et elle a fait l'objet de débats entre les membres de l'équipe de fouilles. Plutôt que d'exprimer une opinion «moyenne», à mi-chemin des positions des uns et des autres, nous avons préféré présenter les deux points de vue distincts, français et suisse, par le biais d'une note complémentaire qu'a rédigée, en allemand, Caty Schucany, et qu'on trouvera à la suite de cette conclusion.

Quelques considérations liminaires s'imposent.

1 – Oedenburg est, au terme de ces huit années de recherches, menées avec des moyens substantiels, l'agglomération antique la mieux connue d'Alsace, alors qu'on en ignorait presque tout auparavant. Pourtant les surfaces réellement décapées et fouillées ne dépassent guère 1 ha au total, une superficie qui doit être rapportée à celle du site. Certes il est difficile d'évaluer précisément cette dernière à partir d'un document de prospection géophysique qui montre des limites d'occupation floues, en raison de la nature même des vestiges qui résultent souvent de la ruination de bâtiments en bois, ou qui sont constitués de structures fossoyées parfois difficiles à identifier ; on peut toutefois estimer à 25 ha (au moins) la zone dans laquelle la densité du signal magnétique est significative. Ces chiffres sont évidemment des approximations, mais il doit être clair que notre raisonnement archéologique et historique repose uniquement sur un échantillon. Nos conclusions devront évidemment tenir compte de cette réflexion et ne pas oublier, par ailleurs, que des fouilles nouvelles, mais aussi le progrès technique des prospections géophysiques, pourront modifier sensiblement notre conception de l'urbanisme d'Oedenburg.

2 – Les secteurs fouillés sont principalement un complexe religieux et ses abords, ainsi que les parages des camps militaires julio-claudiens, des ensembles dont la spécificité est évidente. Durant ces huit années de recherches, nous avons en revanche peu touché l'habitat proprement dit. Ces conditions peuvent donc, si l'on n'y prend garde, entraîner des biais dans notre raisonnement sur l'«importance» du site, sa nature, la portée effective de la romanisation dans cette région.

3 – Le plan qu'on peut aujourd'hui proposer de cette agglomération (**pl. h.t. 1**) constitue un produit artificiel et moderne, déconnecté de toute réalité historique : il s'agit d'un zoning de vestiges archéologiques actuels, pas d'un état de l'occupation humaine à un moment donné du temps. Nous sommes pour l'instant dans l'incapacité complète de restituer, de manière crédible, l'évolution chronologique du plan de masse, même si, ponctuellement, nos connaissances ont très sensiblement progressé. On ne saurait par conséquent s'aventurer

trop loin dans le commentaire général. C'est aussi pour cette raison que nous renonçons délibérément à confronter la superficie des vestiges d'Oedenburg avec celle d'autres agglomérations contemporaines. Il faudrait être sûr, pour s'y risquer, de disposer d'une documentation homogène chronologiquement, tant sur le site même que sur les sites de comparaison.

GENÈSE ET MORPHOLOGIE DE L'AGGLOMÉRATION

La zone archéologique s'étend pour une large part le long d'un axe routier nord-sud implanté sur la terrasse fluviale, à l'abri des inondations (voie 1, pl. h.t. 1). Cet axe – l'ancienne «*Limesstrasse*» qui mène d'Augst à Strasbourg puis Mayence¹ – est toujours occupé par la chaussée moderne qui relie Neuf-Brisach à Marckolsheim, via Biesheim et Kunheim (actuelle D 468). De la patte d'oie avec la voie 17, au sud, jusqu'à l'extrémité nord du site, on compte un bon kilomètre, les vestiges formant une bande de 100 à 150 m, sauf dans la partie centrale de l'agglomération où ils s'étendent sur toute la butte d'Altkirch et le long de la voie 2, vers l'ouest. On doit y ajouter, en contrebas de la terrasse, vers l'est, une zone basse, souvent inondable, qui s'étend entre le pied de la terrasse et le chenal antique qui bordait les camps julio-claudiens, réutilisé à cet endroit par l'actuel canal d'alimentation du Rhin². D'un strict point de vue morphologique, l'agglomération d'Oedenburg s'apparente donc à un village-rue qui se serait développé le long de la chaussée à partir d'un noyau central situé sur la butte d'Altkirch, au carrefour des voies 1 et 2, avec un quartier bas périphérique et des extensions postérieures le long des grands axes³. Du point de vue de l'évolution historique, il n'est pas sûr, toutefois, que cette observation soit totalement pertinente.

Les débuts de l'agglomération

Il convient tout d'abord de rappeler qu'aucun niveau préromain, et même aucun objet résiduel protohistorique n'a été mis au jour sur le site, dans l'état actuel de nos investigations. Tout se passe comme si l'agglomération naissait ex nihilo sur un emplacement vierge dans le premier quart du 1^{er} siècle de notre ère. La question de la genèse du site n'en est pas moins essentielle pour tenter de formuler, sinon un modèle de développement, du moins une problématique globale que des recherches futures pourront éventuellement modifier.

Les premiers éléments datés proviennent de la zone des sanctuaires et du lit du Riedgraben. Il s'agit de deux bois abattus en 3/4 ap. J.-C. qui proviennent de l'enclos occidental du complexe religieux⁴. Ils sont associés à des bois coupés en 16/17 et accompagnés, dans le lit du Riedgraben, de différentes pièces éparses qui s'échelonnent entre 3/4 et 14 de notre ère⁵. Ces objets sont tous antérieurs (de quelques

¹ Voir M. Reddé (Hrsg.), Oedenburg. Les fouilles françaises, allemandes et suisses à Biesheim et Kunheim, Haut-Rhin, France. Volume 1: Les camps militaires julio-claudiens. Monographien RGZM 79, 1 (Mainz 2009) chapitre 12.

² Voir Oedenburg I (note 1) chapitre 3.

³ Sur les différents plans de ces agglomérations secondaires et les réflexions qu'ils ont inspirées, nous renvoyons au colloque de Bliesbruck: J.-P. Petit / M. Mangin / Ph. Brunella, Les agglomérations secondaires. La Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident ro-

main (Paris 1994), notamment les contributions de R. Bulet, Les agglomérations secondaires de Wallonie et du Grand Duché de Luxembourg, 122-135 ; Fr. Tassaux, Les agglomérations secondaires de l'Aquitaine romaine : morphologie et réseaux, 197-214 ; B.C. Burnham, Les «petites villes» de la Bretagne romaine : présentation de l'état des connaissances actuelles, 227-238.

⁴ Voir supra chapitre 2, Tab. 8.

⁵ Voir supra chapitre 2, Tab. 1 et fig. 2.3b ; fig. 2.11 et Tab. 2.

années seulement) à l'arrivée des soldats à Oedenburg, que nous avons proposé de situer entre 15 et 20 de notre ère, en raison de l'absence d'un horizon céramique comparable à celui de Haltern et de la présence d'un spectre monétaire proto-tibérien plutôt qu'augustéen dans le camp B⁶. Toutefois, comme le rappellent P.A. Schwarz et C. Schucany, ces datations dendrochronologiques peuvent s'interpréter de manière opposée : soit la première palissade du sanctuaire a bien été édiflée en 3/4 (donc avec des bois non séchés), puis réparée en 16/17, soit elle a été implantée en 16/17, voire plus tard, avec des bois abattus en 3/4 (et peut-être réutilisés)⁷. C'est donc au vu du matériel archéologique associé aux premiers niveaux du sanctuaire (notamment le niveau marécageux S 53) que nos collègues suisses fondent leur datation tardo-augustéenne du complexe religieux, arguant, en particulier de la composition de l'ensemble monétaire⁸ et céramique⁹. Cette chronologie semble donc faire des temples le plus ancien lieu d'activité humaine sur le site, antérieur au premier camp militaire. Nous serions, si cette hypothèse est vraie, en face d'un sanctuaire »rural«, isolé au sein d'un espace marécageux au pied de la butte d'Altkirch. La population qui l'aurait construit n'est toutefois ni identifiée ni localisée, et il convient de rappeler à ce propos que les derniers niveaux datés sur l'oppidum du Münsterberg à Breisach ne semblent guère postérieurs aux années 30 avant notre ère, une génération avant les premières constructions supposées d'Oedenburg¹⁰. Qu'est devenue, entretemps, la population civile, pour laquelle on ne connaît, à ce jour, pas d'établissement correspondant à la période augustéenne ? Nous ne le savons pas.

Toutefois, cette chronologie proposée par les fouilleurs pour la construction des premiers édifices cultuels sera probablement discutée. Sans entrer ici dans un long débat technique, on pourrait estimer, en effet, que le matériel contenu dans le niveau marécageux S 53 s'étend sur trois-quarts de siècle, ce qui ne facilite pas la mise en évidence d'une chrono-stratigraphie fine des premières constructions. En soi, aucun des principaux arguments avancés (présence de monnaies de Germanus Indutilli, alors que le camp B n'en compte pas ; abondance plus grande de la céramique arétine) ne s'avère définitif si on le considère isolément car il peut toujours s'agir de matériel résiduel. On trouve aussi, dans la zone de Rheinacker et autour du complexe cultuel, un petit nombre de monnaies gauloises (notamment quelques potins Séquanes LT 5368, des bronzes Aduatiques LT 8868), voire une drachme massaliète¹¹, qui peuvent renforcer l'impression d'une chronologie plus haute que dans le camp B, où on n'en trouve pas. Mais il n'est pas sûr que ces différences, qui ne portent au demeurant que sur un très petit nombre d'exemplaires, ne soient pas au contraire significatives d'un meilleur approvisionnement du camp en espèces officielles et récentes, les »vieux jetons« étant plus volontiers laissés en offrande aux dieux... Il n'est pas assuré non plus que la proportion plus massive d'arétine dans les premiers niveaux du sanctuaire (30 %) par rapport à celle du camp B (9 %) soit chronologiquement significative : dans le camp B, seul un bloc de baraquement a été fouillé de manière extensive ; encore sa taille en fait-elle plutôt une caserne d'auxiliaires que de légionnaires, ce qui n'est peut-être pas sans conséquence sur la composition de l'ensemble céramique¹². Ailleurs, ce sont des structures défensives qui ont été mises au jour et ce n'est pas là qu'on trouve d'ordinaire la plus grande concentration de matériel. On le voit, les

⁶ Voir Oedenburg I (note 1) chapitre 12.

⁷ Voir supra chapitre 2.

⁸ Voir supra chapitre 2 et **Tab. 9-10; fig. 2.41**.

⁹ Voir supra chapitre 2, **Tab. 11**.

¹⁰ H. Wendling, Die Spätlatènezeit auf dem Münsterberg von Breisach. Neueste Untersuchungen zur Chronologie und Chorologie eines oberrheinischen Zentralortes. In : Ph. Barral / A. Daubigny / C. Dun-

ning / G. Kaenel / M.-J. Roulière-Lambert, L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialités à l'âge du Fer. Actes du XXIX^e colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005 (Besançon 2007) 119-137.

¹¹ Voir le catalogue général par L. Popovitch dans le CD-ROM joint à cet ouvrage.

¹² Voir Oedenburg I (note 1) 155.

débats, au demeurant légitimes entre archéologues, ont été animés, et les arguments avancés par les uns ou par les autres font, comme toujours, une certaine place à l'interprétation. Mieux vaut probablement laisser le lecteur juger par lui-même de la pertinence des preuves et du schéma de développement historique qu'il préfère : une agglomération qui naît du camp, selon un modèle bien connu sur le *limes* ou, au contraire, un sanctuaire isolé autour duquel s'agrège peut-être un embryon de population et qui fixe ensuite (très vite en fait) une garnison, ce qui est de fait le modèle proposé par nos collègues Suisses. La réponse viendra, probablement, de recherches futures sur l'habitat proprement dit.

À ce propos, on se doit de signaler, dès à présent, que des fouilles menées pendant l'été 2009 sur des structures d'habitat immédiatement au nord des fossés de la forteresse tardive d'Altkirch, entre les voies 1 et 3 (pl. h.t. 1), ont clairement montré que l'occupation humaine, dans l'emprise de ce chantier limité, n'était pas antérieure aux années 20/30 au plus tôt¹³. À l'inverse, la fosse la plus précoce du quartier bas, aux portes du camp B, est datable du premier quart du 1^{er} siècle de notre ère¹⁴. Une autre fosse de ce même secteur (15) peut être attribuée aux années 15-20 ; elle contenait notamment des coupelles et des assiettes arétines du service Ic et du service II, un matériel que l'on retrouve dans la phase I du complexe religieux¹⁵. Cette zone proche du camp, et qui contient évidemment, on l'a rappelé, de nombreux dépotoirs militaires, paraît donc plus précoce que l'habitat installé sur la butte d'Altkirch, si l'on en croit la seule fouille extensive menée dans ce secteur central de l'agglomération. Comme il est quasiment impensable que la voie 1, ou voie du *limes*, soit de beaucoup postérieure à l'installation du camp B, il faut peut-être envisager que l'occupation humaine ne se soit pas implantée sur la butte, le long de la rocade, avant l'arrivée des soldats, mais qu'elle suive, au contraire, leur installation dans une île peu inondable du Rhin, 500 m plus à l'est. Ce n'est pour l'instant qu'une hypothèse.

Les abords du camp julio-claudien ne semblent pourtant guère révéler, dans les premiers temps, autre chose que des structures artisanales et des dépotoirs, peut-être parce que la fouille s'est limitée aux zones basses et humides. L'habitat semble absent de ce quartier bas et il en va probablement de même à la sortie nord et sud de la *via principalis*, si l'on en croit les différentes couvertures aériennes de ce secteur, qui ne révèlent rien à l'extérieur des portes¹⁶. Ce n'est qu'à partir, peut-être, du milieu du 1^{er} siècle de notre ère que des traces de parcellaire urbain apparaissent le long de la voie 6, au vu des fouilles, malheureusement limitées, menées par l'Université de Bâle dans ce secteur¹⁷.

Ces différentes observations pourraient laisser penser que l'habitat civil, pendant cette première phase de l'occupation du site, n'a pas été concentré dans les parages immédiats du camp, au pied des remparts. C'est là, apparemment, une différence importante avec le schéma le plus couramment observé dans l'implantation des «*vici*» militaires de Germanie, et du *limes* d'Europe en général. S. Sommer nomme «*Tangentialtyp*» ce type d'agglomération éloignée du camp, mais en marge d'une grande rocade de liaison régionale, soulignant le fait que le développement de l'habitat civil suit d'ordinaire assez rapidement l'installation des soldats¹⁸. Mais, à Oedenburg, nous ne sommes pas encore en mesure d'évaluer l'écart chronologique qui sépare la construction du camp B de celle des premières demeures privées.

¹³ La fouille est inédite. Elle s'inscrit dans un projet à plus long terme d'étude de l'habitat d'Oedenburg ; la céramique a été étudiée par B. Viroulet.

¹⁴ Fosse 31, ci-dessus, chapitre 5, fig. 5.19.

¹⁵ Fosse 15, ci-dessus, chapitre 5, fig. 5.27.

¹⁶ Voir le tome I et l'ensemble des photos aériennes disponibles dans le CD-ROM ci-joint.

¹⁷ Chapitre 6 et fig. 6.3 notamment.

¹⁸ S. Sommer, *Canabae et vici militaires*. In: M. Reddé / R. Brulet / R. Fellmann / J. K. Haalebos / S. von Schnurbein, *L'architecture de la Gaule romaine. I. Les fortifications militaires*. DAF 100 (Paris 2006) 131-135.

Il reste toutefois que ce scénario, le plus probable au vu de nos connaissances actuelles, repose en réalité sur un nombre d'indices encore peu nombreux et qu'il doit être essentiellement conçu comme une hypothèse de travail pour l'avenir.

Le plan et l'équipement de l'agglomération

Avec les restrictions que nous avons dites, le plan de prospection géomagnétique du site révèle, par défaut, un certain nombre de caractéristiques de l'urbanisme d'Oedenburg.

On relèvera, en premier lieu, l'absence d'une voirie orthogonale et d'un ensemble d'îlots d'habitation clairement identifiés pour l'instant. De ce point de vue, le contraste avec d'autres agglomérations récemment prospectées sur de vastes surfaces à l'aide de méthodes géophysiques est frappant, et permet d'affirmer que la cartographie magnétique d'Oedenburg n'offre pas une vue biaisée de la réalité archéologique. Nous nous contenterons ici de deux exemples significatifs, parmi bien d'autres possibles.

Le plan d'une ville entière, entièrement prospectée sur une superficie de plus d'une soixantaine d'hectares, dans un secteur agricole vierge de toute perturbation moderne importante, a été parfaitement révélé à Wroxeter, devenue capitale des *Cornovii* au second siècle de notre ère (fig. 13.1)¹⁹. On y reconnaît très clairement une division en *insulae*, même si la régularité de la voirie est loin d'être totale et générale, comme le montre le plan d'interprétation publié²⁰. L'analyse très fine effectuée à cette occasion révèle en outre d'évidentes disparités sociales dans les types d'habitat, en fonction des quartiers, avec de véritables demeures urbaines à cours intérieures, à côté d'un habitat plus »populaire« et de zones artisanales.

Un deuxième exemple, celui d'une agglomération secondaire proche d'Oedenburg, l'antique Epomanduodurum (Mandeure), conduit à une analyse similaire. Les prospections géophysiques menées depuis quelques années montrent, à l'intérieur de la boucle du Doubs notamment, une série d'*insulae* certes irrégulières mais adaptées à la topographie, avec un bâti interne qui révèle aussi des bâtiments à cours internes, probablement des demeures privées riches (fig. 13.2-4)²¹. Ces deux exemples (on pourrait en citer bien d'autres) montrent que la prospection géophysique préliminaire à la fouille permet d'avoir une vision spatiale à la fois globale et fine des structures bâties, au moins quand les conditions taphonomiques s'y prêtent, ce qui est aussi le cas à Biesheim.

Précisément, une organisation similaire de la voirie et de semblables distinctions sociales dans l'habitat n'apparaissent pas à Oedenburg, croyons-nous. Le réseau viaire, tel qu'il se présente dans l'état actuel de nos connaissances, ne semble pas le produit d'un plan régulateur fixé à priori. Nous ignorons assez largement, il est vrai, sa chronologie, sauf peut-être pour la voie 9, que nous avons proposé de dater vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère, postérieurement au départ des soldats²². Nous ne voyons pas non plus,

¹⁹ C. Gaffney / V. L. Gaffney (eds.), *Non-invasive Investigations at Wroxeter at the end of the Twentieth Century. Archaeol. Prospection*, 7-2, 2000, 65-143 ; C. Gaffney / V. L. Gaffney, *Resolving the paradox : the work of the Wroxeter Hinterland Project*. In : P. Wilson (ed.), *The Archaeology of Roman Towns. Studies in honour of J. S. Wacher* (Oxford 2003) fig. 22.2. Nous remercions très vivement R. White de nous avoir autorisé à reproduire cette illustration (copyright of GSB Prospection and English Heritage).

²⁰ White / Gaffney 2003 (note 19) fig. 22.4.

²¹ Les résultats de ces prospections de M. Thivet et G. Bossuet (Terra Nova), encore largement inédits, sont consignées dans la thèse de M. Thivet, *Méthodes nouvelles de l'archéologie appliquées au site antique de Mandeure/Mathay (Doubs) : reconnaissance spatiale, évolution chronologique, statut urbain* (Université de Besançon 2008). Les images reproduites ici ont été extraites de M. Thivet / G. Bossuet, *Images du sous-sol au service de l'archéologie. La prospection du site antique de Mandeure-Mathay*. In : *Images de Franche-Comté* 37, juin 2008, 18-24.

²² Voir supra chapitres 4 et 5.



Fig. 13.1 Plan de prospection géomagnétique de Wroxeter (copyright English Heritage and GSB Prospection).



Fig. 13.2 Plan de l'agglomération de Mandeuve (DAO Ph. Barral).

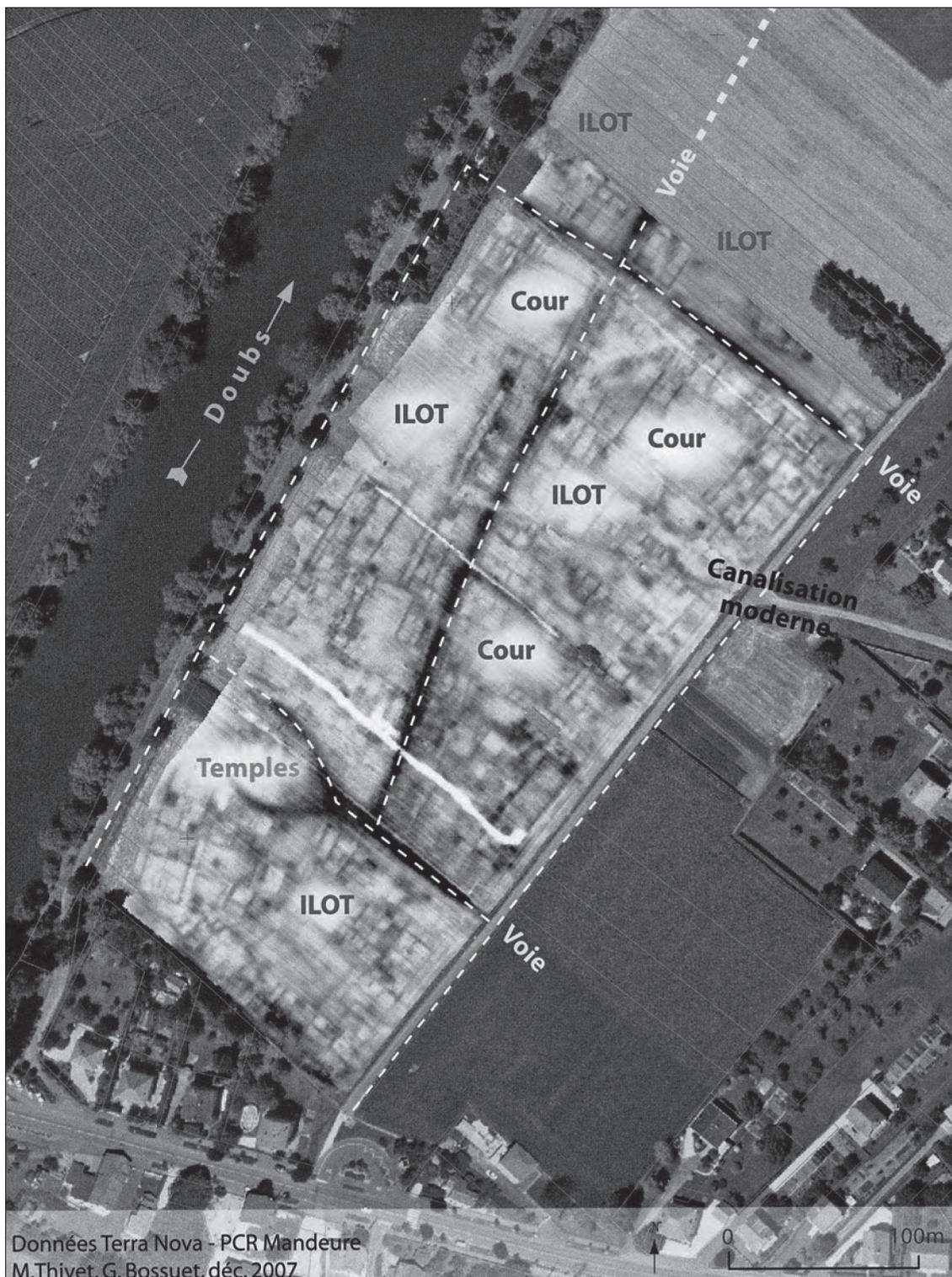


Fig. 13.3 Un quartier de Mandeuire vu en prospection géophysique par Terra Nova.
D'après Thivet/Bossuet 2008 (note 21) fig. 4.

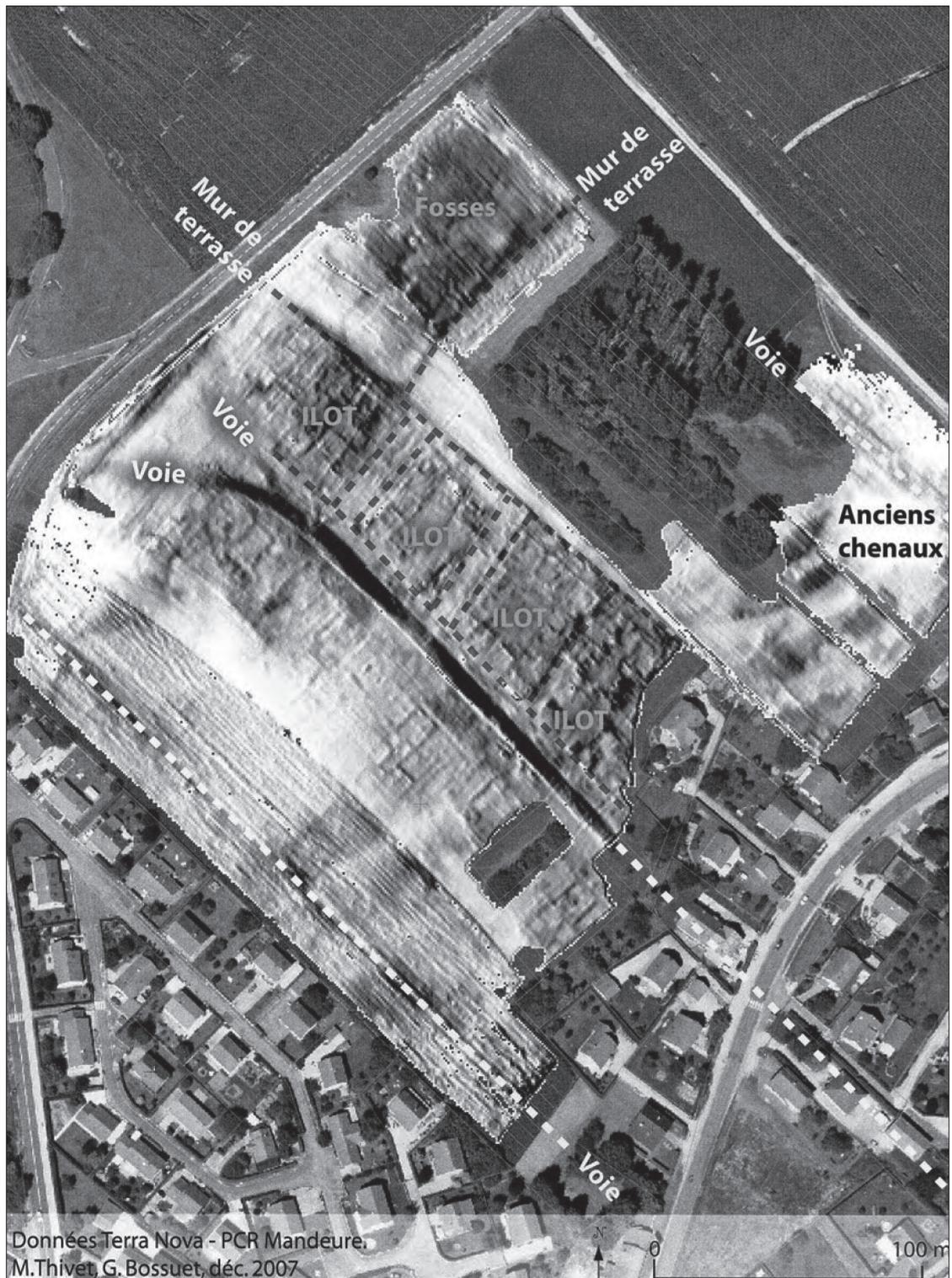


Fig. 13.4 Un quartier de Mathay vu en prospection géophysique par Terra Nova.
D'après Thivet/Bossuet 2008 (note 21) fig. 4.



Fig. 13.5 Rottweil, d'après D. Planck (ed.), Die Römer in Baden-Württemberg (Stuttgart 2005) 298 (Copyright Landesamt für Denkmalpflege Baden-Württemberg, Esslingen).

à côté des grands bâtiments publics, clairement identifiés grâce à la signature magnétique du basalte du Kaiserstuhl, de grandes demeures privées témoignant de la présence d'une élite «urbaine», comme nous pouvons en observer par exemple à Rottweil, *municipium Arae* (fig. 13.5). Si nous reconnaissons, le long de la voie du *limes* (voie 1), les linéaments d'un parcellaire urbain en lanières perpendiculaires à la chaussée, comme dans nombre d'autres agglomérations de l'Occident romain, notamment celles qui sont proches des frontières, il est bien trop tôt pour en proposer une reconstitution, faute de fouilles sur l'habitat, comme c'est le cas à Lopodunum/Ladenburg, par exemple, ou à Walheim²³, et pour décider si c'est l'armée qui en a dessiné la trame au sein d'un plan directeur global tracé a priori.

Dans ces conditions, l'absence de forum dans l'agglomération d'Oedenburg ne surprend guère. Une place publique, même de faibles dimensions, devrait être visible, au moins dans sa phase en pierre du second siècle, alors qu'on observe parfaitement la présence d'autres grands bâtiments publics ultérieurs, comme nous l'avons déjà fait observer. Ainsi le bâtiment 24 (pl. h.t. 1), qui mesure une cinquantaine de mètres de côté, apparaît-il avec une netteté particulière. Or c'est le plus grand d'Oedenburg, après les ouvrages militaires, et, nous l'avons rappelé, ni son plan ni sa position excentrée dans l'agglomération ne peuvent en faire une place publique²⁴. Il est donc hautement improbable qu'un élément d'équipement urbain aussi vaste qu'un forum ait pu échapper lors de la prospection géophysique. La seule alternative possible serait qu'il fût masqué sous les structures de la forteresse tardive, près du croisement de l'axe nord-sud 1 et de l'axe est-ouest 2. Mais, outre que la zone a été largement sondée lors des fouilles de l'Université de Freiburg et n'a rien révélé d'une telle place, la présence bien visible, dans ce même secteur, d'un édifice octogonal de 20,5 m de diamètre, antérieur à la fortification de Valentinien, montre clairement que les structures importantes du Haut-Empire apparaissent sur le plan de prospection géomagnétique, malgré les recouvrements postérieurs de l'Antiquité tardive.

L'absence de centre public distingue clairement Oedenburg d'un site qui possède a priori un statut politique voisin : à Naix/*Nasium*, en Lorraine, les prospections géophysiques récentes ont permis de compléter fort utilement les recherches anciennes et les informations de l'archéologie aérienne²⁵ : on reconnaît clairement sur le plateau de Mazerioie une zone centrale avec ce qui pourrait bien être une place monumentale, proche d'un grand sanctuaire²⁶. D'autres temples sont visibles tout autour et il est clair que nous avons affaire ici à un quartier religieux (fig. 13.6). La présence d'un théâtre reste toutefois hypothétique. Le quartier bas, comme à Mandeuire, paraît structuré pour accueillir des îlots d'habitat. En revanche, à Oedenburg²⁷, on constate que la zone culturelle s'étend en périphérie de l'agglomération, ce qui jette un doute sur sa fonction de centre «public», surtout en l'absence de théâtre pour réunir la population²⁸.

²³ H. Kaiser / S. Sommer, Lopodunum I. Die römischen Befunde der Ausgrabungen an der Kellerei in Ladenburg 1981-1985 und 1990. Forsch. u. Ber. Vor- u. Frühgesch. Baden-Württemberg 50 (Stuttgart 1994) 309-379 ; K. Kortüm / J. Lauber, Walheim I. Das Kastell II und die nachfolgende Besiedlung. Forsch. u. Ber. Vor- u. Frühgesch. Baden-Württemberg 95 (Stuttgart 2004) 439-464.

²⁴ Voir supra chapitres 1 et 5.

²⁵ F. Mourot, Carte archéologique de la Gaule. La Meuse (Paris 2001) fig. 285.

²⁶ Le plan de prospection géophysique et ces informations restent malheureusement encore inédits. Le plan présenté ici est extrait de Th. Dechezleprêtre / P. Toussaint, avec la collaboration de P. Vipard,

Nasium : de l'oppidum à l'agglomération gallo-romaine. In : M. Reddé et alii (ed.), Aspects de la romanisation dans l'Est de la Gaule. Coll. Bibracte 21, 2011, 1, 137.

²⁷ Mais aussi par exemple à Kempten, probablement la première capitale de la province de Rétie ; voir G. Weber, Cambodunum-Kempten. Erste Hauptstadt der römischen Provinz Raetien? (Mainz 2000). À Trèves, le sanctuaire de l'Altbachtal occupe aussi une position totalement excentrée par rapport au centre urbain. Le cas est fréquent et nous renonçons à donner ici une longue liste d'exemples.

²⁸ Voir sur ce point L. Péchoux, Les sanctuaires de périphérie urbaine en Gaule romaine. Arch. et Hist. Romaine 18 (Montagnac 2010).

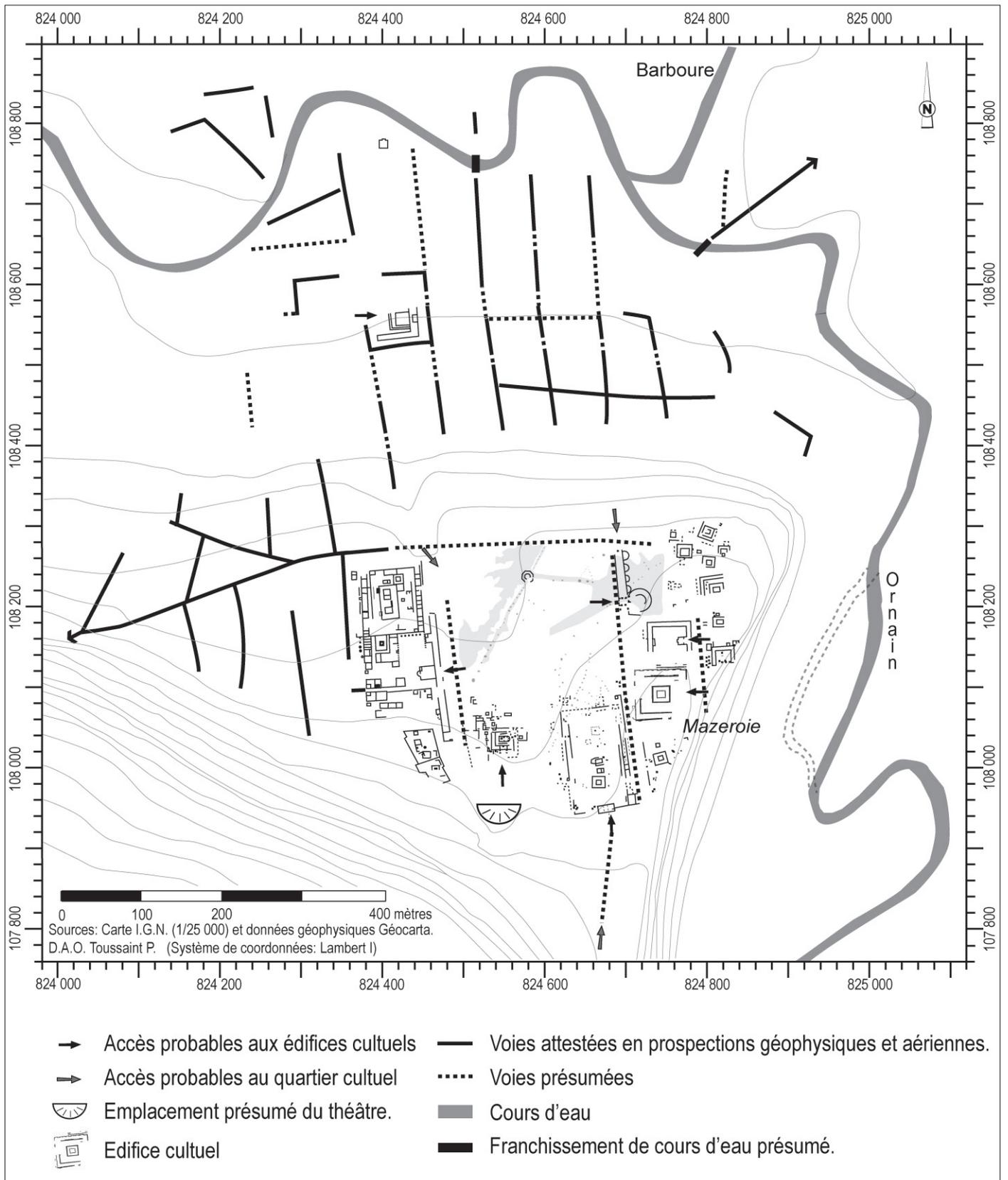


Fig. 13.6 Plan de Nasium, d'après Dechezleprêtre / Toussaint / Vipard à paraître (note 26).

Ces différentes remarques invitent à considérer que d'autres bâtiments publics, notamment un grand temple octogonal (?) ont pu être édifiées dans la zone centrale de la butte d'Altkirch. Mais la présence d'un tel ensemble n'implique évidemment pas celle d'une place publique, du moins au sens civique du terme. L'existence d'un forum et d'une *basilica forensis* auraient évidemment des conséquences importantes pour décider du statut politique d'Oedenburg. Récemment, A. Bouet s'est attaché à démontrer, à juste titre, que les quelques rares exemples de basilique identifiés en Gaule dans ces agglomérations que l'on appelle «secondaires» devaient être sérieusement révisés, et il conclut à l'impossibilité d'en authentifier une seule, au moins avant le 3^e siècle²⁹. Au total, et sous réserve de découverte nouvelle, aucun des aménagements nécessaires à la vie politique d'une cité – au sens romain du terme – n'apparaît pour l'heure à Oedenburg³⁰.

Cela ne signifie pas que d'autres équipements publics n'apparaissent pas : ainsi on constate la présence de plusieurs ensembles thermaux, dont la chronologie reste d'ailleurs à établir. Les ensembles 21, 22, 23 (pl. h.t. 1) sont probablement dans ce cas. S'agissant des deux derniers, nous avons posé de les mettre en relation avec la grande structure 24, considérée comme un *praetorium* routier situé à un point de franchissement du Rhin, mais postérieure au retrait des militaires³¹. D'autres balnéaires ont été révélés par la fouille : l'un d'eux, au nord du complexe cultuel, pourrait être lié fonctionnellement à l'accueil des pèlerins³² ; les autres, beaucoup plus petits, sont situés eux aussi dans le quartier bas ; ils sont postérieurs aux camps julio-claudiens, pour lesquels nous ne connaissons pour l'instant pas d'installation balnéaire ni interne, ce qui est normal, s'agissant d'un camp de cette époque, ni même externe³³.

Notons enfin qu'il n'existe apparemment pas de théâtre ou d'amphithéâtre à Oedenburg, des équipements que la prospection géophysique devrait normalement révéler, même dans le cadre de bâtiments de bois, en raison de leur impact dans le plan de masse.

LA QUESTION D'ARGENTOVARIA ET LA PLACE RÉGIONALE D'OEDENBURG

Le simple énoncé de ces caractéristiques morphologiques devrait suffire à classer Oedenburg dans la catégorie de ces agglomérations dites «secondaires», sans fonction politique de capitale de cité, comme on en trouve tellement dans l'Occident romain. Cette question s'est toutefois compliquée depuis un article de R. Fellmann proposant d'identifier à Biesheim/Kunheim le site d'Argentovaria, mentionné par Ptolémée

²⁹ A. Bouet, Le problème du «forum» dans les agglomérations secondaires : l'exemple de Verdes (Loir-et-Cher). In : A. Bouet / Fl. Verdin (eds.), Territoires et paysages de l'Âge du Fer au Moyen-Âge. Mélanges offerts à Philippe Leveau (Bordeaux 2005) 63-73. Sur la question de la date de la basilique et du forum d'Alésia, voir M. Reddé, Entre Héduens et Lingons : Alésia gallo-romaine. In : Itinéraire de Saintes à Dougga. Mélanges offerts à Louis Maurin, (Bordeaux 2003) 61-70 ; contra F. Creuzenet / A. Ollivier, La basilique civile d'Alésia (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or) : Nouvelles observations sur la façade. Rev. Arch. Est et Centre-Est 56, 2007, 337-348.

³⁰ La découverte éventuelle d'une *aula* basilicale sans forum ne suffirait pas à modifier cette conclusion. Sur la question des basiliques attachées à un sanctuaire et non à un forum, voir les célèbres inscriptions de Rennes (AE 1969-1970, 405 a) ; P. Gros, *Basilica* sous le Haut Empire. Ambiguïté du mot, du type et de la fonction.

BAbesch 78, 2003, 191-204 et désormais P. Vipard, Dédicace de la basilique du sanctuaire du pagus Catuslovius. Latomus 68, 2009, 972-980.

³¹ Chapitre 5, conclusions sur l'état II.

³² Supra chapitre 3.

³³ Voir Oedenburg I. Sur l'absence de thermes dans les camps de cette époque, voir M. Reddé / R. Brulet / R. Fellmann / J. K. Haalebos / S. von Schnurbein, L'architecture de la Gaule romaine. Les fortifications militaires. DAF 100 (Paris, Bordeaux 2006) 122-124. Sur les premiers thermes dans les camps auxiliaires, voir désormais P. Bidwell, The earliest occurrences of baths at auxiliary forts. In : W. Hanson (ed.), The Army and Frontiers of Rome. Papers offered to David J. Breeze on the Occasion of his sixty-fifth Birthday and his Retirement of Historic Scotland. Journal Roman Arch. Suppl. 74 (Portsmouth 2009) 55-62.

(II, 9, 9 éd. Cuntz) comme une des deux villes (πόλεις) des Rauriques³⁴. L'identification traditionnelle d'Argentovaria avec Horburg-Wihr, alors beaucoup mieux connue archéologiquement, était ainsi révoquée en doute. L'extension des ruines d'Oedenburg, mise au jour depuis lors grâce à nos travaux, a semblé confirmer cette hypothèse, de sorte qu'on trouve désormais admise assez communément l'assertion »Oedenburg = Argentovaria«, sans aucun examen critique complémentaire. Comme Ptolémée emploie le mot πόλις pour désigner le site, Oedenburg est devenu, ipso facto, la capitale (*caput ciuitatis*) des Rauriques. Il importe donc de rouvrir ce dossier quelque peu embrouillé.

Le géographe grec nomme Argentovaria (Ἀργεντουαρία) au terme d'une énumération des πόλεις de la Germanie supérieure qui va du nord au sud. Il cite donc les peuples rhénans dans l'ordre, mais appelle πόλις des agglomérations au statut aussi divers que Augst (colonie romaine), Argentorate (camp légionnaire et *canabae*) ou notre Argentovaria. En Germanie inférieure, l'usage est identique : Batavodurum/Nimègue, Vetera, Cologne, Bonn et Mayence (dont on sait que c'est un simple *vicus* à cette époque³⁵) sont aussi nommés dans la liste des πόλεις. Cette indifférence aux statuts juridiques est fréquente dans les listes géographiques de Ptolémée. On ne saurait donc arguer du terme grec pour postuler une fonction de capitale de cité.

On peut en outre douter, au moins à titre méthodologique, de l'existence d'une *ciuitas Rauricorum* ou *Rauracorum* qu'aucun texte et aucune inscription ne mentionnent de manière incontestable, dans l'état actuel de nos connaissances, d'autant qu'une telle entité pose différents problèmes administratifs³⁶.

Ce n'est pas le lieu de reprendre ici, dans le détail, le vieux débat, souvent confus et contradictoire, sur l'organisation territoriale des peuples des Gaules et des Germanies, une discussion entre spécialistes qui dure depuis E. Kornemann³⁷. Il a été bien résumé par J. Wilmanns dans un important mémoire consacré à la tablette de Rottweil auquel il suffit de se reporter³⁸. L'état de la question a été repris plus récemment par M.-Th. Raepsaet-Charlier, dont nous suivrons ici l'argumentaire³⁹. Il est de fait que les Rauriques, qui sont inconnus de Strabon (IV, 3, 4) sont mentionnés avant la colonie romaine dans les listes pliniennes qui vont, pour cette région, du nord au sud (Pline, HN, IV, 106). Mais ils le sont au sein d'une énumération

³⁴ R. Fellmann, Germania superior, in der Städte sind... von den Raurikern aber Augusta Raurikon und Argentovaria. Kritische Bemerkungen zu civitas und colonia im Raurikergebiet. In : F. E. König / S. Rebetz (ed.) Arculiana. Ioanni Boegli, anno sexagesimo quinto feliciter peracto amici, discipuli, collegae, socii dona dederunt (Avenches 1995) 289-302.

³⁵ Les inscriptions qui l'attestent sont nombreuses (par exemple CIL XIII, 6705). On en trouvera une liste commode dans M. Tarpin, *Vici et pagi* dans l'Occident romain. Coll. EFR 299 (Rome 2002) 372-375.

³⁶ L'état de la question a été bien résumé par R. Frei-Stolba (avec la collaboration de A. Biellmann et de H. Lieb), Recherches sur les institutions de Nyon, Augst et Avenches. In : M. Dondin-Payre / M.-Th. Raepsaet-Charlier (éd.), Cités, municipes, colonies. Les processus de municipalisation en Gaule et en Germanie sous le Haut-Empire romain (Paris 1999) 29-95 ; seuls deux fragments d'inscriptions pourraient évoquer une possible *ciuitas*. Il s'agit pour la première de AE 1980, 658 qui se lit ainsi : *Deae / N[e]halenniae / I[- - -] / Marcellus / I[- - -]at (is) / Rauracorum I(ibens) m(erito)*. Les éditeurs (P. Stuart et J.E. Bogaers) proposent de restituer *I[III] uir Aug(ustalis) ciuit[at](is)*. La deuxième inscription est AE 1995, 1144 : *Exem[plum*

- - -] / corpus [- - -] / n ciuit[ate] ? - - - / d]ecretu[m - - -] / factu[m - - -] / - - -. Même si ces restitutions sont possibles, il n'est nullement certain qu'il s'agisse là de la *ciuitas* pérégrine, surtout dans le deuxième cas, puisqu'il s'agit d'une plaque de bronze trouvée à Augst même, donc dans la *colonia*. On doit plutôt considérer, avec R. Frei-Stolba, que le terme indique justement la colonie, selon un usage assez fréquent (voir par exemple AE 1968, 321 (Mayence), s'il ne s'agit pas dans ce cas-là d'une indication du changement de statut politique de Trèves sous Claude : *[Claudia T]i(beri) fil(ia) Fa[- - -] / Ti(berio) Clau]dio Tiber[i] fil(io) - - - , sacerdot]i Romae [et Aug(usti) ad aram in vel ex(?) colon(ia) Treu]erorum, I praefec]to ad ripa[m et alae / Treuero]rum(?), qua[estori in / ciuita]te Treue[rorum - - -]*.

³⁷ E. Kornemann, Zur Stadtentstehung in den ehemals keltischen und germanischen Gebieten des Römerreichs. Ein Beitrag zum römischen Städtewesen (Giessen 1898).

³⁸ J. C. Wilmanns, Die Doppelurkunde von Rottweil und ihr Beitrag zum Städtewesen in Obergermanien. In : Epigraphische Studien 12, 1981, 1-182.

³⁹ M.-Th. Raepsaet-Charlier, Les institutions municipales dans les Germanies sous le Haut-Empire : bilan et questions. In : Dondin-Payre / Raepsaet-Charlier 1999 (note 36) 271-354, notamment 318-319.

depeuples dont les statuts politique sont hétérogènes et qui ne constituent pas tous des entités jouissant de l'autonomie municipale, loin s'en faut. Pline juxtapose ainsi des *pagi* (par exemple les *Catuslugi* de Belgique) et des *ciuitates*. Pour certains peuples comme les *Sunuci* et les *Baetasi*, l'organisation en cités pérégrines n'est absolument pas assurée. Comme le rappelle M.-Th. Raepsaet-Charlier, rien n'interdit donc de penser que la population indigène des Rauraques (ou Rauriques) ait pu habiter sur le territoire de la colonie, qui, en ce cas, eût été très vaste. En revanche, comme l'a rappelé à plusieurs reprises H. Wolff, l'idée d'une «Doppelgemeinde», c'est à dire d'une *ciuitas* et d'une *colonia* cohabitant sur le même territoire est par définition scabreuse⁴⁰. Des territoires séparés sont certes possibles, mais nous n'en avons tout simplement pas le plus mince témoignage, et cette dualité potentielle repose justement sur l'idée qu'il existait une *ciuitas* pérégrine distincte de la *colonia*, un postulat non démontré pour l'instant. Nous sommes donc face à une argumentation tautologique.

Nous ignorons d'ailleurs tout du territoire rauraque : l'emplacement de la frontière entre Triboques et Rauraques reposait essentiellement, jusqu'à maintenant, sur la localisation traditionnelle d'Argentovaria à Horburg-Wihr, qui n'était elle même rien d'autre qu'une *opinio communis*. Enfin, s'il est vrai que, tout au long du Rhin, les *ciuitates* de la rive droite ont le fleuve pour limite, on ne peut être certain que cette pratique soit valable jusqu'à Bâle, ce qui entraînerait que le territoire d'*Arae Flaviae* s'étendît jusqu'au fleuve, sauf à restituer une nouvelle *ciuitas* inconnue au coude du Rhin, entre les Rauraques et le municipe de Rottweil. Nous sommes donc face à trois possibilités théoriques, mais sans pouvoir trancher entre elles, faute d'arguments solides : 1-l'*ager* rauraque déborde sur la rive droite ; 2-il est limité à la rive gauche et celui d'*Arae Flaviae* va jusqu'au Rhin ; 3-il faut rajouter une *ciuitas* inconnue sur la rive droite, entre les deux entités.

D'autres solutions administratives sont toutefois possibles car nous connaissons l'existence de territoires sans cadres municipaux, notamment en Germanie supérieure⁴¹. D'une certaine façon on peut rapprocher le cas d'Oedenburg de celui de Vindonissa, dont la chora, après le départ de la XI Claudia en 101, ne semble pas avoir été intégrée (au moins immédiatement) à la colonie romaine d'Avenches et dont la destination échappe. L'existence de régions parfois très vastes sans *ciuitas* pérégrine est en effet avérée, comme le montre le cas des Trévires de l'Est, détachés de leurs compatriotes et dont le statut territorial reste inconnu : on ne saurait dire si la rive gauche du Rhin, au sud de la Vinxtbach, était gouvernée directement par le légat de Mayence, ou dans le cadre de *pagi*, ou si elle faisait partie du domaine impérial. Ces diverses solutions sont envisageables à des degrés divers⁴².

Concluons donc ce propos. Il n'est assurément pas question de nier ici la possibilité qu'ait existé une *ciuitas Rauricorum*. Cette entité n'est qu'une hypothèse, à laquelle rien ne s'oppose, mais qui n'est pas non plus indispensable d'un point de vue administratif et juridique. La question doit donc rester ouverte. D'autre part, aucune source ne permet d'affirmer qu'Oedenburg est bien Argentovaria. Cette identification repose

⁴⁰ Voir notamment H. Wolff, Die regionale Gliederung Galliens im Rahmen der römischen Reichspolitik. In : G. Gottlieb (ed.), Raumordnung im römischen Reich (Augsburg 1985) 1-35, notamment 30-31.

⁴¹ Sur ces questions, voir l'exposé de Wilmanns 1981 (note 38).

⁴² Sur la question du droit des territoires situés en dehors des cadres municipaux, voir R. Wiegels, »Solum Caesaris«. Zu einer Weihung im römischen Walheim. Chiron 19, 1989, 61-102 ; de ce point de

vue, la création de la cité de Sumelocenna à partir d'un domaine impérial (Dessau 7100 ; 4608) peut fournir un bon modèle pour notre compréhension de l'évolution de ces territoires privés, à l'origine, d'autonomie municipale : voir sur ce point H.-G. Pflaum, Du nouveau sur les *agri Decumates* à la lumière d'un fragment de Capoue CIL X 3872. Bonner Jahrb. 163, 1963, 224 sqq. et Wilmanns 1981 (note 38) 146-153 et 157-158. Voir toutefois les réserves de Raepsaet-Charlier 1999 (note 39).

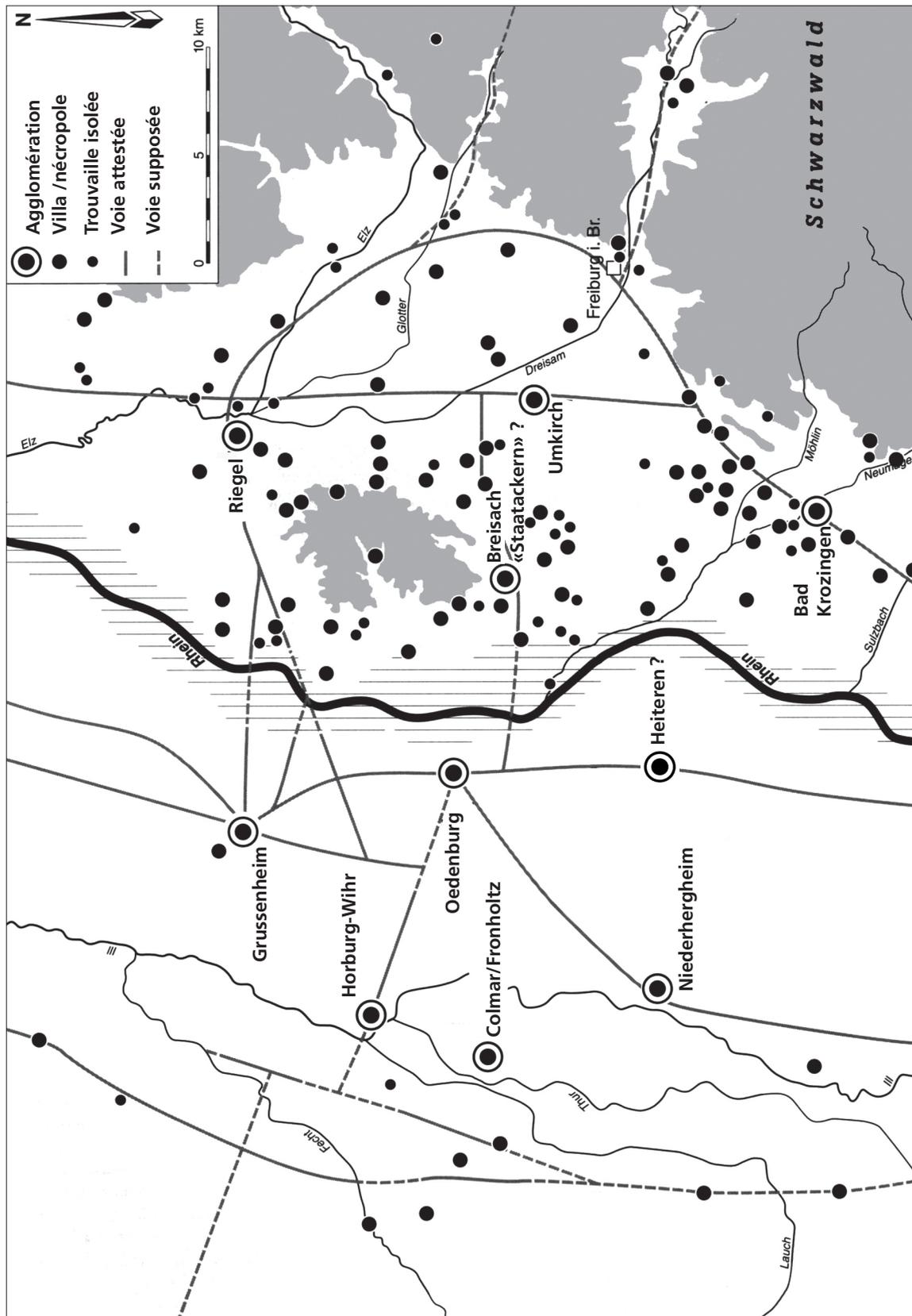


Fig. 13.7 Carte des agglomérations d'époque romaine entre Colmar et Breisach, d'après Bender / Pohl 2005 (note 43) 306, modifié.

à la fois sur l'extension de ruines mieux connues ici qu'ailleurs, et sur une spéculation à partir des itinéraires antiques, en eux-mêmes peu clairs. H. Bender, l'un des derniers à avoir affronté cette question embrouillée, conclut comme nous-même à l'impossibilité de parvenir à une identification satisfaisante car les distances entre l'Argentovaria des itinéraires et les différents sites réputés connus (Ehl ou Kembs) ne correspondent jamais avec Oedenburg⁴³. Mais cette restriction vaut aussi pour les autres agglomérations antiques de la plaine d'Alsace. Pourtant le seul *uicus* attesté de cette région, au sens juridique du terme, est Horburg-Wihr, dont une inscription mentionne les *uicani*⁴⁴. Si l'on accepte l'interprétation de M. Tarpin selon laquelle les *uici* dessinent une carte de la voirie publique dans ces régions proches du *limes*, cette indication doit évidemment être considérée avec intérêt⁴⁵. Mais son isolement même ne permet pas de conclure.

Au total, faire d'Oedenburg l'Argentovaria de Ptolémée qui serait la capitale d'une *ciuitas Rauricorum* que rien n'atteste par ailleurs, c'est sans doute accumuler trop d'hypothèses à la fois. Cette éventualité reste du domaine du possible, mais on attendra une inscription indubitable pour se prononcer avec certitude. Replacée sur une carte au sein des autres agglomérations de cette petite région qui va du piémont Vosgien au Kaiserstuhl⁴⁶, Oedenburg peut certes sembler un endroit central, en raison de son implantation à un point de passage du Rhin (fig. 13.7). Sa structure urbanistique et sa parure monumentale ne la distinguent en revanche guère comme chef-lieu. Songeons, en revanche, que Riegel a révélé une probable basilique, ce qui nous invite à nous interroger sur le statut de cette agglomération, dans le cadre de la municipalisation des Champs Décumates, au second siècle de notre ère⁴⁷.

LES «MARQUEURS» DE LA ROMANISATION À OEDENBURG

Faute des précieuses inscriptions qui pourraient nous donner des indications sur l'onomastique et le statut juridique des habitants d'Oedenburg, il ne reste à notre disposition que la culture matérielle et les «marqueurs» archéologiques qui signent la romanité d'un établissement humain, à cette époque. Mais il s'agit là de données assez hétérogènes entre elles et souvent difficiles à mesurer. Nous examinerons successivement l'évolution du milieu, celle des techniques architecturales, les importations de produits manufacturés, la consommation alimentaire, l'évolution dans le temps de ces différents paramètres.

⁴³ H. Bender / G. Pohl, Der Münsterberg in Breisach I. Römische Zeit und Frühmittelalter. Karolingisch-Vorstauische Zeit (München 2005) 298-301. Itin. Antonin 354,5 ; 350, 2. La proposition récente de Chr. Dreier, Anmerkungen zur »Helvetum«- Problematik, oder Wie hiess Riegel in römischer Zeit? In: G. Seitz (ed.), Im Dienste Roms : Festschrift für Hans Ulrich Nuber (Remshalden 2006) 95-108 de localiser Helvetum à Riegel ne change pas radicalement les données du problème en ce qui concerne Argentovaria, supposé être à Oedenburg, car les distances indiquées par l'itinéraire Antonin entre ce site et l'hypothétique Riegel/Helvetum ne concordent toujours pas... Sur les routes autour de Breisach, mais seulement sur la rive droite, E. Beck / L. Blöck, Das spätantike Strassennetz im rechtsrheinischen Vorfeld von Breisach und seine mittelalterliche Nutzung im Spiegel der Flurnamen. Freiburger Universitätsblätter 175, 2007, 115-135, apporte peu pour notre propos.

⁴⁴ CIL XIII, 5317 : *In h(onorem) D(omus) diuinae) / Deae Victoriae / pro salut[e] uicano(rum) / Cetturo / Indu[t]i [f(ilius)] / u(otum) s(oluit) / (ibens) m(erito).*

⁴⁵ Tarpin 2002 (note 35) 256.

⁴⁶ Le fond de carte est emprunté à Bender/Pohl 2005 (note 43) fig. 1, p. 306, mais complété. Nous y avons rajouté notamment le gisement archéologique découvert en 1991 à la pointe sud du Kaiserstuhl, entre Breisach et Ihringen (Staackern/Winklerfeld), mais largement détruit sans qu'une fouille ait pu avoir lieu (cf. G. Gassmann, Eine römische Strasse mit Siedlungsspuren an der Gemarkungsgrenze zwischen Breisach und Ihringen. Kreis Breisgau-Hochschwarzwald, Arch. Ausgr. Baden-Württemberg 1992, 130-132). Nous l'avons complété avec les gisements de Heiteren et de Niederhergheim, autres agglomérations probables ; cf. P. Flotté / M. Fuchs / J.-J. Wolf / M. Herrgott, Les agglomérations antiques d'Alsace. Bilan Scientifique hors série 2/2 (DRAC Alsace-SRA 2006) 31-41.

⁴⁷ Chr. Dreier, Die Forumsbasilika der römischen Siedlung von Riegel am Kaiserstuhl. Archäologische Nachrichten aus Baden 70, 2005, 30-43.

L'évolution du milieu naturel

L'évolution du milieu naturel (et par conséquent l'impact de la présence humaine) peut être évaluée à l'aide d'une petite série de diagrammes palynologiques : les premiers, hors site et sur le site, ont été publiés dans le tome I de nos monographies⁴⁸ ; on trouvera les seconds dans le chapitre I, ci-dessus.

Les résultats obtenus dans les deux coupes hors site (Wasenweiler Ried et Mengen), respectivement situés à une dizaine de kilomètres à l'est de Biesheim, en Bade, et à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest, montrent une assez grande ouverture du paysage depuis l'Âge du Bronze. À Mengen, pendant l'Âge du Fer, les diagrammes révèlent une large prépondérance des prairies et des zones de pâture. Dans ces régions à l'écart des crues, l'agriculture semble donc ancienne.

La situation à Oedenburg semble un peu différente : les analyses effectuées par H. Richard (**fig. 1.8-9**) traduisent la présence d'un couvert arboré (aulne, chêne, hêtre) encore assez dense (60 %) avant le début de l'installation sur le site, suivi d'une rapide déforestation et d'une mise en culture, associée à un développement des prairies humides dans le courant du 1^{er} siècle de notre ère. Le chêne ne représente plus alors que 5 à 10 %, les espèces de bois blanc (saule, aulne) montrent des fréquences variables (0 à 10 %). Cette ouverture croissante du milieu traduit sans doute l'impact de l'installation humaine sur un terrain au préalable peu cultivé, sans doute soumis périodiquement au risque hydrologique. Les pollens issus des fossés du complexe cultuel, dans sa première phase (époque julio-claudienne et flavienne précoce), révèlent aussi un milieu déjà très ouvert dans lequel les prairies constituent 50 % du cortège, avec des bois dans lesquels le chêne ne représente plus que 23 %, à côté de 14 % d'ormes, une spécificité due probablement à la présence d'un bois sacré au sein du sanctuaire⁴⁹. Il resterait toutefois à multiplier les observations pour mieux connaître l'extension des zones boisées/cultivées autour du site, ce qui n'est pas simple : des prélèvements effectués en 2009 sur la terrasse fluviale, loin des zones humides, n'ont pas livré de résultats palynologiques significatifs, mais révélé au contraire des sols très jeunes, peu pédogénisés⁵⁰. La mise en évidence des zones de culture autour de l'habitat reste donc pour l'instant assez problématique.

Les techniques architecturales

Dans l'état actuel de nos connaissances, le premier bâtiment assis sur des fondations de pierres est daté de l'époque de Claude-Néron : il s'agit des *principia* du camp A. Encore ne s'agit-il que de galets alluviaux, destinés à porter des structures en pans de bois⁵¹. L'usage du basalte ne semble guère apparaître avant, au plus tôt, la fin du 1^{er} siècle de notre ère; on s'est contenté, comme le montre J.-Cl. Lefèvre⁵², d'extraire les matériaux des sites les plus proches, alors que la rive droite était depuis longtemps sous contrôle⁵³. Ce n'est donc pas faute de ressources minérales que l'on a, pendant presque un siècle, construit exclusivement avec du bois. La rapidité et la facilité de la mise en œuvre des bois disponibles sur place explique la déforestation rapide du milieu naturel au profit des deux camps successifs et des premiers édifices de l'agglomération. Toutefois les bois durs ont probablement assez vite disparu des parages immédiats du site proprement dit, si on se fie aux analyses palynologiques, ce qui implique le recours à des ressources plus lointaines (Vosges et sans doute aussi Forêt Noire).

⁴⁸ L. Wick / A. Schlumbaum, Die natürliche Vegetation. In : Oedenburg I (note 1) 37-43.

⁴⁹ Oedenburg I (note 1) fig. 3.16 (analyses de L. Wick, Université de Bâle).

⁵⁰ Analyses en cours par Ph. Rentzel, Université de Bâle.

⁵¹ Oedenburg I (note 1) 82-89.

⁵² Chapitre I, annexe, supra.

⁵³ Oedenburg I (note 1) chapitre 12.

On constatera au passage que les premières constructions connues ne révèlent guère de traditions laténiennes (bâtiments sur poteaux) mais font une très large place à l'usage des sablières basses en bois, une technique plus »romaine«.

L'usage de la tuile en terre cuite ne semble pas s'être rapidement répandu pour la couverture des toits : on n'en trouve pas dans les camps julio-claudiens, notamment, ce qui suppose, dans les premiers temps de l'occupation du site, un recours à des bardeaux de bois. Si l'on considère l'abondance des estampilles légionnaires, les matériaux figulins paraissent être à Oedenburg un produit des ateliers militaires, et leur emploi pourrait être lié, principalement, à l'usage des thermes⁵⁴. Nous manquons toutefois d'observations sur les zones d'habitat pour confirmer cette hypothèse.

L'importation des produits manufacturés

D'une manière générale, le site a livré peu de traces de produits importés à l'exception de la céramique, mais il s'agit là un phénomène courant. La présence de produits »de luxe«, comme le grand camée d'agate montrant Commode à cheval terrassant le roi des Quades, doit donc être considérée comme hors norme (fig. 13.8)⁵⁵ : l'objet appartenait probablement à un grand officier de passage, non à un civil d'Oedenburg, et il ne peut être perçu comme caractéristique d'un niveau élevé de culture matérielle de l'agglomération. La comparaison avec la richesse d'un gisement comme celui de la colonie romaine d'Augst est de ce point de vue édifiante et parfaitement révélatrice du niveau économique réel de notre petite bourgade de l'Alsace romaine.



Fig. 13.8 Intaille montrant Commode terrassant le roi des Quades (Musée gallo-romain de Biesheim).

⁵⁴ Oedenburg I (note 1) chapitre 8.

⁵⁵ M. P. Speidel, *Commodus and the King of the Quadi*. *Germania* 78, 2000, 193-197 ; H. Guiraud / B. Schnitzler, *Intailles gallo-romaines découvertes en Alsace*. *Cahiers Alsaciens Arch.* 48, 2005, 31-52.

Cette relative pauvreté se retrouve aussi dans le faciès céramique. Observons une nouvelle fois, à ce propos, que nos connaissances actuelles reposent sur des ensembles très spécifiques, les camps julio-claudiens et le complexe cultuel ; il est par conséquent très difficile, en l'absence de fouilles sur l'habitat, de distinguer des niveaux de richesse matérielle et de consommation entre militaires et civils pour une même période. En outre, ce sont les contextes du 1^{er} siècle qui sont, de loin, les mieux documentés, de sorte que nous mesurons encore mal l'évolution du vaisselier et ce que traduit celle-ci en termes de vie quotidienne de la population. Rappelons en outre que nous ne savons pas si Oedenburg produisait une partie de sa céramique, aucun four n'ayant pour l'instant été mis en évidence.

Un premier point doit immédiatement être souligné : les fouilles ont globalement livré une faible quantité de sigillée. Dans le camp B, celle-ci ne représente que 12 % de la vaisselle, et B. Viroulet a bien montré que les importations y étaient nettement moindres que sur des sites militaires contemporains. Ceci vaut aussi pour les amphores et les lampes⁵⁶. Cette observation peut naturellement être biaisée par la faible surface des fouilles pratiquées sur le camp B, mais les conclusions ne varient pas fondamentalement pour la période suivante, celle du camp A. Le faciès de la première période du sanctuaire est plus riche, mais sensiblement moins qu'au théâtre d'Augst, ou à Oberwinterthur (phase A), une agglomération »secondaire« pourtant de même nature que celle d'Oedenburg⁵⁷. Au-delà des problèmes méthodologiques posés par ce type de comparaisons, puisqu'on confronte ici des données issues de complexes différents (de l'habitat à Oberwinterthur, des dépôts cultuels à Biesheim), le constat global paraît toutefois assez net : la richesse des offrandes déposées aux pieds des dieux n'est pas ici exceptionnelle et la remarque vaut aussi pour les périodes suivantes.

De nouvelles pratiques alimentaires

L'un des principaux apports des fouilles d'Oedenburg résulte de la bonne conservation, en milieu humide, de très abondants macrorestes végétaux, qui donnent des informations essentielles sur les pratiques alimentaires et le niveau de vie de la population. Sans reprendre dans le détail l'analyse de P. Vandorpe et St. Jacomet (chapitre 7), il convient d'en rappeler ici les principaux résultats.

La culture céréalière semble attestée localement dès le début des séquences palynologiques (fig. 1.8 par exemple) et les traces archéologiques des céréales sont bien présentes dans les niveaux humides du site. Son importance reste toutefois limitée quantitativement dans les cortèges botaniques et l'importation, notamment au début de l'occupation militaire, ne peut être exclue. Dans la mesure où on ne connaît guère d'exploitation agricole dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour du site, sur la rive gauche, il est difficile de se prononcer sur l'interaction entre le milieu civil régional et le milieu militaire en matière d'alimentation céréalière. La création assez rapide de *villae* sur la rive droite, dès les années 30, comme le prouve celle de Heitersheim, sur des terres a priori plus fertiles que les alentours mêmes d'Oedenburg, a pu contribuer aux fournitures de l'armée⁵⁸. On constate en revanche, dans les diagrammes palynologiques,

⁵⁶ Oedenburg I (note 1) 191-197 ; B. Viroulet / M. Joly, La vaisselle céramique des camps et du vicus d'Oedenburg (Biesheim / Kunheim, Haut-Rhin) au 1^{er} siècle apr. J.-C. In : SFECAG. Actes du Congrès de Colmar (2009) 173-184.

⁵⁷ Voir supra chapitre II.

⁵⁸ H. Hallewelt / K. Kortüm / H.-U. Nuber, Arch. Ausgr. Baden-Württemberg 1992, 175 ; G. Seitz, Villen, Vici, Bäder : die römische Besiedlung des rechten Rheinufer. In : Kelten, Römer und Germanen : frühe Gesellschaft und Herrschaft am Oberrhein bis zum Hochmittelalter. Freiburger Universitätsblätter 159, 2003, 47-63.

que la production locale de céréales croît globalement avec le temps, malgré une interruption quasi totale au début du 3^e siècle, mais on ne sait s'il faut interpréter en termes historiques cette séquence unique. En revanche la suite montre un changement radical avec un accroissement net de la proportion des *cerealia* (10 %) et des plantes de milieu de prairie, qui traduisent des activités agro-pastorales sur la basse terrasse rhénane (**fig. 1.9**). Cette diversité, comme le souligne H. Richard, ne donne pas l'impression de grandes exploitations céréalières mais plutôt celle d'une mosaïque de parcelles, avec des jardins au sein même de l'agglomération. C'est là sans doute que l'on trouve les arbres fruitiers et les légumes que notent P. Vandorpe et St. Jacomet au sein des macrorestes observés. Nos deux collègues observent aussi la gestion saisonnière des prairies et la récolte du foin au sein ou dans les parages proches du village (**fig. 7.4**).

Cette normalité (on est tenté de dire : »cette banalité«) de l'activité agricole locale s'accompagne en revanche d'un flux abondant de plantes importées, marqueurs caractéristiques des pratiques alimentaires d'une population nouvelle, d'origine méditerranéenne (**fig. 7.5**). S'il est clair que certaines de ces plantes n'ont pu être produites localement (les olives, le poivre, par exemple), la question se pose de l'acclimatation d'un certain nombre d'entre elles, au moins à partir de la seconde moitié du 1^{er} siècle (l'ail, l'aneth, le céleri, la coriandre, la pomme, la prune). La preuve définitive fait toutefois défaut à ce jour.

Ces importations traduisent assurément un niveau de vie plus important que celui de la moyenne des agglomérations civiles connues, et il est clair que la consommation de poivre, un produit venu d'Inde au terme d'un long et coûteux périple, indique une table d'officier. Les traces dans les Germanies en sont d'ailleurs rares, limitées aux milieux les plus romanisés, presque toujours les camps militaires. L'importation de Calebasses d'Afrique subtropicale suppose là encore des circuits commerciaux à très longue distance, avec des flux nécessairement restreints. Il reste que, pour une large part, ces découvertes ont été effectuées dans une zone proche des camps julio-claudiens et traduisent effectivement des habitudes alimentaires différentes, mais qui ne sont probablement pas le lot de la population indigène. Même autour des temples, qui constituent en soi un milieu particulier, la richesse et la variété du cortège botanique apparaissent plus faible qu'au pied des camps. Mais on manque très largement d'informations provenant de l'habitat proprement dit pour évaluer la différence de consommation avec le milieu civil. Il semble toutefois que le départ des soldats, au début de l'époque flavienne, ne se traduise pas par une régression du niveau de vie.

Les problèmes méthodologiques rencontrés à propos de l'analyse botanique se retrouvent quand on considère la faune observée à Oedenburg. Les abords des camps ont en effet fourni des dépotoirs importants, mais liés à la présence d'une population militaire ; les temples ont leur spécificité, propre aux rites religieux de dépôt ou de consommation alimentaire. Il manque là encore une bonne série de dépotoirs d'habitat, échelonnés chronologiquement, pour autoriser une synthèse large de l'alimentation carnée à travers le temps. On peut toutefois résumer quelques-unes des principales conclusions tirées de l'étude effectuée par J. Schibler, F. Ginella et H. Hüster Plogmann.

Les dépotoirs aux abords des camps sont marqués par une grande variabilité de l'ensemble faunique, liée sans doute au fait qu'on observe des poubelles alimentaires à côté des déchets artisanaux, la viande étant évidemment consommée dans chaque cas mais les restes osseux n'étant pas triés de la même manière. Le bœuf domine au 1^{er} siècle dans les rejets de consommation, alors que le porc acquiert une prépondérance plus grande au second, accompagné de volaille, de gibier, d'une plus grande abondance de poisson. Ce sont-là des indices croissants de luxe, d'autant que les poissons importés de Méditerranée sont aussi en augmentation.

Le spectre faunique des temples, en revanche, semble peu évoluer ; il est marqué par des techniques de découpe particulière, inhabituelles dans les structures d'habitat, et caractérisé par la consommation d'espèces liées à des traditions alimentaires indigènes : chevaux, chiens, grenouilles. S'agissant des autres animaux, on observe, dans la zone centrale des temples, une sélection des morceaux, notamment des jambons de porc et des peaux de bœuf, tandis que les chèvres et les moutons sont abattus sur place. Les animaux très jeunes sont privilégiés, un indice de luxe. On constate enfin l'importance quantitative des volailles et des pigeons. Il s'agit bien là d'une consommation spécifique, non typique de la diète ordinaire de la population.

Au total, rien, dans ces différentes observations ne permet de distinguer particulièrement Oedenburg d'un site »ordinaire« du *limes* de l'Empire romain. Seule la richesse archéobotanique du site, marquée par l'abondance des importations de produits méditerranéens, provoque un effet d'optique qui pourrait, si l'on n'y prenait garde, conduire à surévaluer la richesse et l'importance d'une agglomération dont la parure monumentale semble au total assez commune, et dont le faciès matériel ne diffère guère d'autres petites villes de même statut.

LA DYNAMIQUE D'OCCUPATION DU SITE

Les fouilles menées à Oedenburg, on l'a souligné, sont encore trop limitées pour nous autoriser à évaluer la dynamique de l'occupation du site. Pour tenter d'appréhender celle-ci, même de manière approximative, nous avons cartographié les monnaies récoltées lors des prospections pédestres menées par l'Association d'archéologie de Biesheim⁵⁹. Celles-ci ont permis de recueillir plusieurs milliers de pièces à la fois sur la terrasse weichsélienne et dans la plaine alluviale. Leur répartition spatiale reflète fidèlement le plan des structures archéologiques identifiées sur la carte géomagnétique et constitue un indicateur assez fiable de l'occupation du site. On doit malgré tout signaler plusieurs biais importants induits par cette méthode. Il est clair, en premier lieu, que toutes les zones n'ont pas été prospectées de manière strictement égale dans le temps ; la récolte peut ainsi être plus ou moins abondante selon les secteurs prospectés. L'épaisseur stratigraphique des vestiges joue aussi un rôle important : sur la butte d'Altkirch, probablement occupée de l'époque julio-claudienne au début du 5^e siècle, les espèces les plus anciennes ne sont naturellement pas les plus nombreuses en surface. Seules apparaissent celles qui ont été remontées au cours des siècles par l'épierrement en profondeur des structures tardives. En outre il convient de rappeler que les monnaies antiques ne sont pas frappées de manière uniforme et régulière, avec la même abondance chaque année. Malgré les retraits qui interviennent de temps en temps, elles circulent longtemps. Il n'est donc pas anormal de trouver une pièce du 1^{er} siècle dans un contexte du 2^e. Enfin les espèces de la seconde moitié du 3^e siècle, en raison de leur faible masse, échappent, plus que d'autres, au détecteur et donnent, ici comme ailleurs, une impression de déprise spatiale qui peut être trompeuse. Malgré tout, ces biais méthodologiques, rapportés à plusieurs milliers de monnaies, ne nous paraissent pas de nature à fausser radicalement l'image qui ressort de cet exercice de cartographie (**fig. 13.9**). C'est en effet leur répartition spatiale qui nous importe ici, leur

⁵⁹ Nous n'avons pas inséré dans cette statistique les monnaies de fouilles, qui biaisent naturellement beaucoup la répartition spatiale des monnaies, de manière à disposer d'une base plus homogène.

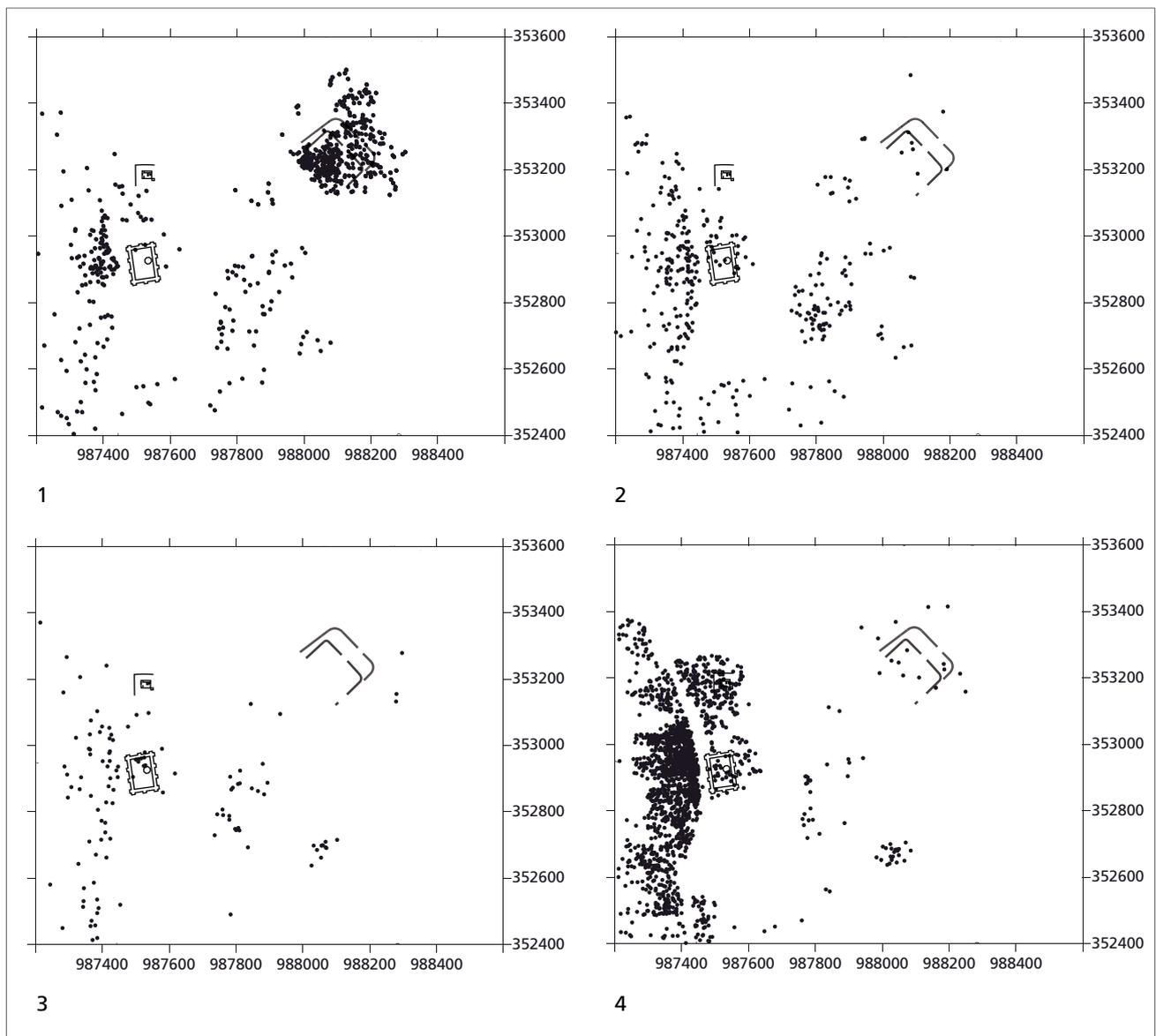


Fig. 13.9 Évolution de la répartition des monnaies découvertes en prospection pédestre: **1** époque julio-claudienne ; **2** de Vespasien à Marc-Aurèle ; **3** de Commode à 295 ; **4** de 295 à 402. D'après Ollive et al. 2008 (note 60).

présence ou leur absence dans tel ou tel secteur, et non pas leur nombre brut. Quatre groupes ont ainsi été définis sur un échantillon total de 3239 monnaies, puis cartographiés⁶⁰.

	D'Auguste à Néron	De Vespasien à Marc-Aurèle	De Commode à 295	De 295 à 402
Total	678	365	136	2060

Pour les périodes du 1^{er} et du 2^e siècle, les changements dans la répartition spatiale s'observent principalement dans les zones basses. La cartographie de toutes les monnaies émises jusqu'à 68 après J.-C. montre une concentration exceptionnelle à l'emplacement du camp romain et une présence générale sur l'ensemble du site. Il est possible que, sur la terrasse, l'occupation paraisse moins dense simplement parce que les monnaies les plus anciennes n'affleurent qu'assez peu à la surface actuelle. Il existe en effet d'assez nombreux indices, on l'a vu, pour penser que cette zone a bien été occupée assez tôt et les sondages profonds effectués jusqu'à maintenant tendent à le prouver. La présence d'assez nombreuses monnaies de cette époque tout le long de la route moderne montre bien que l'agglomération civile a été, dès l'origine, organisée le long de cet axe, alors que les camps militaires constituent un second pôle distinct, éloigné de plusieurs centaines de mètres, et sans doute lié au passage du fleuve. On observe aussi une certaine surreprésentation de la zone des temples, où la récolte numismatique a été particulièrement abondante en raison des nombreux dépôts votifs effectués à cet endroit. Mais il est clair que le sanctuaire constitue le troisième secteur essentiel du site. Pour la période 69-180 on observe une dispersion des monnaies sur l'ensemble de l'agglomération civile alors que le secteur du camp, désormais abandonné, n'a pas été et ne sera plus réoccupé. Le départ de la troupe est clairement lié à l'évolution générale de la présence militaire romaine en Germanie supérieure, au début du règne de Vespasien⁶¹. De la fin du second siècle à la fin du troisième, la répartition globale semble stable, même si le nombre de monnaies récoltées est nettement moins important. Enfin la distribution spatiale montre clairement une évolution de l'occupation qui aboutit à un quasi abandon des zones basses au début du 4^e siècle au profit de la terrasse non inondable. L'habitat se concentre désormais de manière exclusive le long de la grande route nord-sud (n° 1), et notamment autour de la fortification tardive vers la fin du 4^e siècle. Nous mesurons mal, en revanche, la déprise consécutive aux invasions du 5^e.

L'une des principales questions qu'il convient désormais de se poser est celle de la continuité de l'occupation du site dans le courant du 3^e siècle. Jusqu'à une date récente, celle-ci ne semblait faite aucun doute. H. U. Nuber a d'ailleurs opportunément publié un fragment de milliaire de Postume, découvert sur le site mais resté ignoré depuis les années 1970⁶². Sa position un peu à l'ouest de la voie du *limes* (voie 1), au lieu dit Unterfeld (parcelle 32) implique qu'il n'était plus en place, mais qu'il n'avait probablement pas été déplacé d'un lieu extérieur au site. L'inscription est taillée dans un bloc de grès rose des Vosges (h. 43,5 cm ; diam. de 33 à 35 cm) sans doute un fragment de colonne réutilisée.

⁶⁰ Les résultats sont extraits de V. Ollive / Chr. Petit / J.-P. Garcia / M. Reddé / L. Popovitch / P. Biellmann / C. Château-Smith, Roman Rhine Settlement Dynamics evidenced by Coin Distribution in a fluvial Environment (Oedenburg, Upper Rhine, France). *Journal of Archaeological Science* 35, 2008, 643-654.

⁶¹ Voir Oedenburg I (note 1) chapitre 12.

⁶² H. U. Nuber, Ein Leugensteinfragment des Postumus aus Oedenburg (Biesheim). *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried* 13, 2000, 15-18 = AE 2002, 1061.

Le texte est le suivant, d'après la lecture de H.U. Nuber (fig. 13.10) : *Imp(eratori) / C(aesari) M(arco) / C(assia)nio / L(atino) / P(osto)mo / p(io) f(elici) Aug(usto) / - -*].

Le gentilice caractéristique de l'empereur conduit à juste titre l'éditeur à attribuer ce fragment de milliaire à Postumus. Même si la datation ne peut être approchée de manière précise, la pierre indique incontestablement que la route était encore en activité pendant l'Empire gaulois et la zone sous contrôle. On observera au passage que sa position, à Oedenburg même, rend peu probable le fait que l'agglomération soit le *caput ciuitatis* souvent supposé, car on attend normalement un décompte de la distance depuis ce dernier, et non un mille (ou une lieue) si on se trouve au point de départ du comput... Or il est très peu probable, on l'a dit, que ce milliaire ait été transporté depuis un site éloigné d'Oedenburg.



Fig. 13.10 Milliaire de Postume, musée gallo-romain de Biesheim (Photo Studio A. Linder, Neuf-Brisach).

L'inscription prouve-t-elle, en revanche, l'existence d'un peuplement civil important à cette époque ? C'est une question à laquelle il est pour l'instant difficile de répondre. Les sondages menés en 2009 juste au nord du fossé de la fortification de Valentinien révèlent en effet une séquence de matériel continue jusque vers le milieu du 3^e siècle, puis un long hiatus jusqu'à l'édification de la forteresse tardo-antique⁶³. On ne saurait arguer que les niveaux les plus tardifs ont disparu, tronqués par les labours, car cette observation repose sur l'analyse des nombreuses fosses dépotoirs de ce secteur, implantées très profondément jusque dans le substrat géologique. Mais il est encore nécessaire de vérifier cette conclusion sur d'autres secteurs, avant de la considérer comme valable pour l'ensemble du site. Observons toutefois que la statistique des monnaies de la seconde moitié du 3^e siècle semble corroborer une forte déprise. Sur un total d'environ 2200 monnaies récoltées sur le site (fouilles et prospections), 41 seulement ont été identifiées comme des espèces frappées à cette époque⁶⁴. Elles se répartissent de la manière suivante :

Valérien / Gallien	Gallien	Claude	Quintille	Aurélien	Probus	Numérien	Postume	Victorin	Tetricus	Tétrarchie
4	6	10	1	11	1	1	1	1	3	2

Les frappes ne redeviennent abondantes qu'avec Constantin et ses fils.

CONCLUSION

De cet ensemble de considérations nous retiendrons quelques points essentiels

— L'occupation humaine s'est développée, dès le 1^{er} siècle de notre ère, autour de trois pôles :

- 1 – Le sanctuaire, qui pourrait constituer le premier ensemble chronologiquement daté, juste après le changement d'ère, mais qui est resté à la lisière du bourg pendant toute l'histoire de celui-ci et n'a pas polarisé d'habitat.
- 2 – le complexe militaire, à l'est du canal moderne qui reprend en partie le tracé d'un cours d'eau ancien. Les camps ont permis le développement, à l'ouest de ce chenal, d'un quartier artisanal. Mais la présence d'un habitat dans cette zone, à cette époque, n'est pour l'instant pas véritablement attestée par les fouilles.
- 3 – La route nord-sud, sans doute la »Limesstrasse« qui semble avoir organisé l'habitat, sur la terrasse fluviale, hors zone inondable (voie 1). Les secteurs du quartier bas, entre la route et les camps, n'ont été bâtis que par îlots, sur les barres de gravier, et semblent séparés par des zones vides, probablement des jardins.

⁶³ Recherches inédites (voir note 13).

⁶⁴ Identification par L. Popovitch (voir CD-ROM). Le petit nombre de monnaies indéterminées du 3^e siècle n'est pas de nature à bouleverser cette statistique.

Cette situation prévaut jusqu'au milieu du 3^e siècle au moins, hormis le retrait des militaires de leur secteur, vers 70. On ne sait pas encore bien si le site est densément habité dans la seconde moitié du 3^e siècle ou largement déserté. À partir du 4^e siècle, l'occupation humaine se concentre autour de la butte d'Altkirch, au moins jusqu'au début du 5^e. Après cette date, on ne la perçoit plus.

— Le système de voirie ne traduit pas un carroyage à priori de l'espace, mais un développement continu, largement tributaire de la topographie et du développement naturel de l'agglomération. Malgré la grande superficie prospectée par des moyens géophysiques importants, l'existence d'un centre civique monumental (forum et basilique) échappe complètement, ainsi que celle de grands édifices de spectacle. Il est très improbable que de telles structures soient masquées, sauf, très éventuellement, sous la forteresse tardive d'Altkirch, mais les sondages profonds menés par l'Université de Freiburg et le réseau viaire ne plaident pas, à ce jour, en faveur d'une telle hypothèse.

— Dans ce contexte, l'identification d'Oedenburg comme *caput ciuitatis* d'une hypothétique cité pérégrine des Rauraques («Argentovaria») n'est pas exclue mais reste à démontrer avec des arguments positifs.

— La richesse paléobotanique d'un site exceptionnel pour sa bonne conservation des macrorestes végétaux, au nord des Alpes, et l'abondance des restes de fruits, de légumes et de condiments produits dans l'Europe du sud ne doivent pas conduire à considérer Oedenburg comme «hors normes» et à y reconnaître un niveau de richesse exceptionnel. Le faciès matériel global de ce gisement archéologique en fait, au contraire, une petite ville «ordinaire» de la frontière romaine. C'est en ce sens même qu'il revêt, paradoxalement, un intérêt archéologique et historique particulier.

EXKURS : ÜBERLEGUNGEN ZU PTOLEMAIOS, ARGENTOVARIA – UND ZU OEDENBURG?

Argentovaria, die zweite Stadt der Rauriker, erscheint auf der Städteliste der gallischen *civitates* des griechischen Geographen Ptolemaios (geog. 2,9,18), der im 2. Jahrhundert n. Chr. in Alexandria wirkte⁶⁵. Die Frage ist indes, welchen Zustand diese Liste abbildet. Obzwar die Standorte der Legionen, etwa Vetera/Xanten für die 30. Legion (Ptolemaios, geog. 2,9,15), für eine Datierung in hadrianische Zeit sprechen und damit ungefähr in die Zeit des Autors, ist davon auszugehen, dass die Reihenfolge der Städte auf ältere Quellen zurückgeht, insbesondere auf die unter Augustus erfolgte Neuordnung Galliens ab 37 v. Chr., vor allem aber in den Jahren 16-12 v. Chr.⁶⁶. Diese Steuerlisten, Städte- und Provinzverzeichnisse, Grundbücher und Pläne wurden zwar von Augustus' Nachfolger erheblich erweitert, überdauerten aber im Grundgerüst noch Jahrhunderte⁶⁷. Derartiges Aktenmaterial der römischen Verwaltung war nicht nur in Rom einzusehen, sondern dürfte auch in Alexandria vorhanden gewesen sein, wenn sie dort auch nicht immer dem neusten Stand entsprachen⁶⁸. So lassen sich verschiedene Fehler erklären, etwa warum die angegebenen Distanzen oft nicht (mehr) stimmen. Die Aufzählung der Städte der *gallischen civitates* geht jedenfalls auf Dokumente zurück, die älter sind als die Reorganisation der Belgica unter Domitian, als man die beiden germanischen Provinzen abgetrennt hat, denn die dortigen *civitates* und Städte erscheinen bei Ptolemaios im Rahmen der *provincia Belgica*, während die *Germania superior* lediglich eine beschränkte Zone innerhalb der Provinz, direkt am Rhein bezeichnet (Ptolemaios 2,7,1; 2,9,1; 2,9,17). Es ist wohl nicht verfehlt, davon auszugehen, dass diese Liste im Wesentlichen auf diese erste Neuordnung Galliens zurückgeht und die Gründung dieser Städte in augusteischer Zeit anzusetzen ist.

Nach Ptolemaios (geog. 2,7-9) stellen die *civitates* mit zwei oder mehr Städten in Gallien eine Minderheit dar (**Abb. 13.11**). Normal war eine Stadt, das *caput civitatis*. Zwei oder mehr Städte hatten in den *tres Galliae* vor allem einige der sehr grossen *civitates* wie die Pictonen (2), Carnuten (2), Haeduer (3), Leucer (2), Sequaner (4) und Helvetier (2), die ausgedehnte Territorien besaßen und die sich z. T. aus mehreren Teilstämmen zusammensetzten, so dass das Auftreten von mehreren Städten bzw. Zentren plausibel ist⁶⁹. Dies trifft für die Rauriker jedoch nicht zu. Mit vielleicht maximal 5000 km² ist ihr Gebiet weniger als halb so gross wie jene der grossen Stämme und auch deutlich kleiner als die Territorien mittlerer Stämme wie der

⁶⁵ A. Stückelberger / G. Grasshof, Ptolemaios. Handbuch der Geographie. Ergänzungsband mit einer Edition des *Kanons bedeutender Städte* (Basel 2009) 9.

⁶⁶ Stückelberger/Grasshof 2009 (Anm. 65) 129-132; zur Neuordnung Galliens vgl. auch S. Fichtl, *Le Rhin supérieur et moyen du II^e siècle av. J.-C. à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.* *Germania* 78, 2000, 30; R. Wolters, *Römische Eroberung und Herrschaftsorganisation in Gallien und Germanien. Zur Entstehung und Bedeutung der sogenannten Klientel-Randstaaten.* *Bochumer Hist. Stud. Alte Gesch.* 8 (Bochum 1990) 96-97 mit Anm. 111.

⁶⁷ Stückelberger/Grasshof 2009 (Anm. 65) 129.

⁶⁸ Stückelberger/Grasshof 2009 (Anm. 65) 130.

⁶⁹ Nach Caesar (bell. gall. 1,12,4) unterteilten sich die Helvetier in vier Teilstämme (*pagi*), von denen die Tiguriner auch nach der Einbindung ins Imperium eine Rolle spielten (s. M. Tarpin / J. Favrod / A. Hirt, *Die geschichtliche Entwicklung.* In: L. Flutsch / U. Niffeler / F. Rossi, *Römische Zeit. Die Schweiz vom Paläolithikum bis zum frühen Mittelalter* [Basel 2002] 50-52). Nasium/Naix/F etwa, die zweite Stadt der Leucer, war Vorort eines *pagus Nasium* (CIL XIII Nr. 4636).

Segusavier oder viviskischen Biturier, die ebenfalls zwei Zentren hatten (**Abb. 13.12**)⁷⁰. Damit gesellen sie sich zu den Tribokern, Vangionen und Nemetern, ihren unmittelbaren Nachbarn im Norden.

Die vier kleinen Stämme am Oberrhein scheinen demnach eine Einheit zu bilden. Für ihre zwei Städte ist eine andere Erklärung zu suchen als für jene der grossen *civitates*. Die Triboker, Vangionen und Nemeter gelten als Germanen, während die Rauriker den Galliern zugeordnet werden, doch ist die ethnische Identität insbesondere der Triboker nicht eindeutig⁷¹. Unbestritten ist jedoch, dass diese vier kleinen Stämme zur Sicherung der Rheingrenze in den durch die Kriege Ariovists verödeten und nunmehr spärlich besiedelten Landstrichen angesiedelt worden sind⁷². Die Rauriker bekamen ein Gebiet, das ursprünglich den Sequanern gehörte, die es Ariovist abgetreten hatten, und das sie vielleicht schon zuvor als Teilstamm der Sequaner bewohnt hatten⁷³. Den Tribokern wurde der Südteil der östlichsten Zone des Territoriums der Mediomatriker zugewiesen, desgleichen den Nemetern und Vangionen weiter nördlich, wobei deren Ansiedlung vielleicht etwas später, im zweiten Viertel des 1. Jahrhunderts n. Chr. erfolgte⁷⁴.

Diente diese für gallische Stämme ungewöhnliche Organisation mit zwei Zentren der besseren Kontrolle dieser Pufferzonen bzw. der dort platzierten *civitates*? Wollte die römische Verwaltung mit einer Unterteilung deren Territorium in zwei sehr kleine und damit gut kontrollierbare Areale und mit deren Ausstattung mit jeweils einem eigenen Zentrum auch gut kontrollierte Zonen der prekären Lage an der gefährlichen Rheingrenze Rechnung tragen? Argentovaria muss aufgrund der geographischen Angaben bei Ptolemaios, die von der *Tabula Peutingeriana* und dem *Itinerarium Antonini* im Wesentlichen bestätigt werden, an der Strasse entlang des Rheins, der sog. Limesstrasse nördlich von Augusta Raurica und Cambete/Kembs/F einerseits sowie südlich von Argentorate/Strasbourg und Elcebus/Helvetum/Ellelum/Ehl/F andererseits liegen⁷⁵. Offensichtlich diente der Ort zur Kontrolle des Nordteils des von den Raurikern bewohnten Gebietes, denn der Südteil war mit der Einrichtung der *colonia Augusta Raurica* in Augst/Kaiseraugst/CH seit mittelaugusteischer Zeit bestens gesichert⁷⁶.

Die Idee, die Rheingrenze mit gut kontrollierbaren Pufferzonen zu sichern, ist wohl auf Caesar zurückzuführen, doch wurden diese Zonen wie ganz Gallien von der Reorganisation unter Augustus erfasst und vielleicht erst zu diesem Zeitpunkt definitiv organisiert⁷⁷. Die Umsetzung der dafür nötigen Massnahmen dürfte indes eine gewisse Zeit in Anspruch genommen haben, so dass deren Spuren erst ab spätaugusteischer Zeit zu erwarten sind⁷⁸. In Oedenburg fällt die Einrichtung des Tempelbezirkes genau in diese Zeit, nämlich um 3/4 n. Chr. (s. Kap. 2). Für das Selbstverständnis einer antiken Stadt war ein religiöses Zentrum von zentraler Bedeutung⁷⁹. Oedenburg könnte also durchaus das von der römischen Verwaltung gegründete

⁷⁰ Territorien: vgl. P. Flotté / M. Fuchs, *Le Bas-Rhin. Carte archéologique de la Gaule 67/2* (Paris 2000) Fig. 25 (Leuker, Rauriker, Triboker); H. Bernhard, *Die römische Geschichte in Rheinland-Pfalz*. In: H. Cüppers, *Die Römer in Rheinland-Pfalz* (Stuttgart 1990) 107-108 (Vangionen, Nemeter); M.-O. Lavendhomme, *La Loire. Carte archéologique de la Gaule 42* (Paris 1997) 40-42 Fig. 6 (Segusavier); H. Sion, *La Gironde. Carte archéologique de la Gaule 22/1* (Paris 1994) 52 (viviskische Bituriger); M.-P. Rothé, *Le Jura. Carte archéologique de la Gaule 39* (Paris 2001) 110 (Sequaner); A. Rebourg, *Saône-et-Loire. Carte archéologique de la Gaule 71/3* (Paris 1994) 59-60 fig. 5.7 (Haeduer); M. Provost, *Le Loiret. Carte archéologique de la Gaule 45* (Paris 1988) 36 (Carnuten); J. Hiernard / D. Simon-Hiernard, *Les Deux-Sèvres, Carte archéologique de la Gaule 79* (Paris 1996) (Pictonen).

⁷¹ Fichtl 2000 (Anm. 66) 21-37; vgl. auch G. Lenz-Bernhard / H. Bernhard, *Das Oberrheingebiet zwischen Caesars gallischem Krieg und der flavischen Okkupation (58 v.-73 n. Chr.). Eine siedlungsgeschichtliche Studie*. *Mitt. Hist. Ver. Pfalz e.V.* 89, 1991, 334-339;

zur ethnischen Zugehörigkeit der Triboker, Nemeter und Vangionen: Tacitus (germ. 28,4).

⁷² Fichtl 2000 (Anm. 66); s. Bernhard 1990 (Anm. 70) 107-109.

⁷³ Fichtl 2000 (Anm. 66) 27.

⁷⁴ Fichtl 2000 (Anm. 66) 30-31; s. Bernhard 1990 (Anm. 70).

⁷⁵ Zusammenfassend M. Zehner, *Le Haut-Rhin. Carte archéologique de la Gaule 68* (Paris 1998) 65; s. auch oben.

⁷⁶ Die Funde setzen mit 15/10 v. Chr. ein; vgl. R. Laur-Belart / L. Berger, *Führer durch Augusta Raurica* (Basel 1988) 11-12.

⁷⁷ Fichtl 2000 (Anm. 66) und Wolters 1990 (Anm. 66).

⁷⁸ So auch Fichtl 2000 (Anm. 66) 31.

⁷⁹ M. Tarpin, *Colonia, municipium, vicus: Institutionen und Stadtformen*. In: N. Hanel / C. Schucany (Hrsg.), *Colonia – municipium – vicus. Strukturen und Entwicklung städtischer Siedlungen in Noricum, Rätien und Obergermanien. Beiträge zur Arbeitsgemeinschaft »Römische Archäologie« bei der Tagung des West- und Süddeutschen Verbandes der Altertumforschung in Wien 21.-23. 5. 1997*, 3.

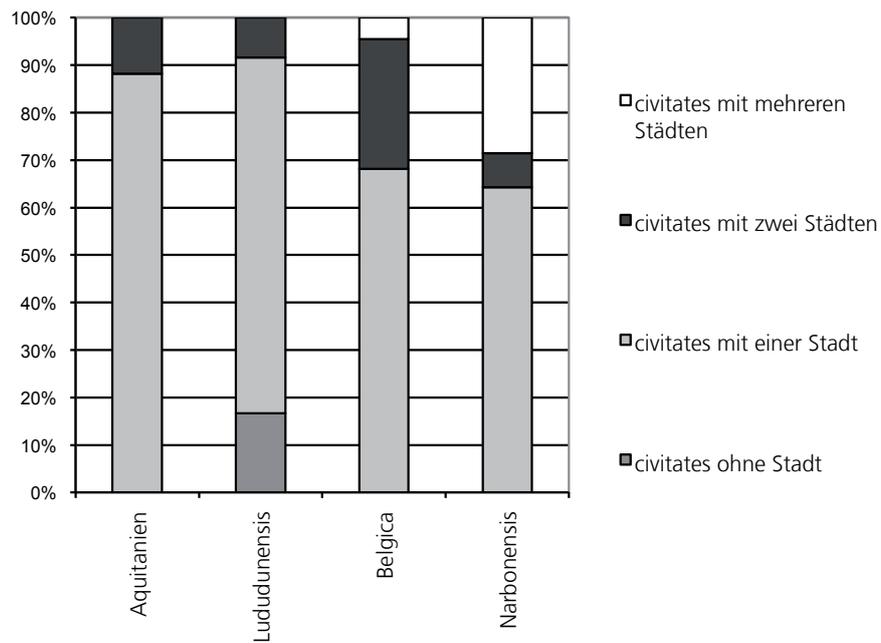


Abb. 13.11 Anzahl der Städte in den *civitates* der gallischen Provinzen nach Ptolemaios (geogr. 2,7-10).

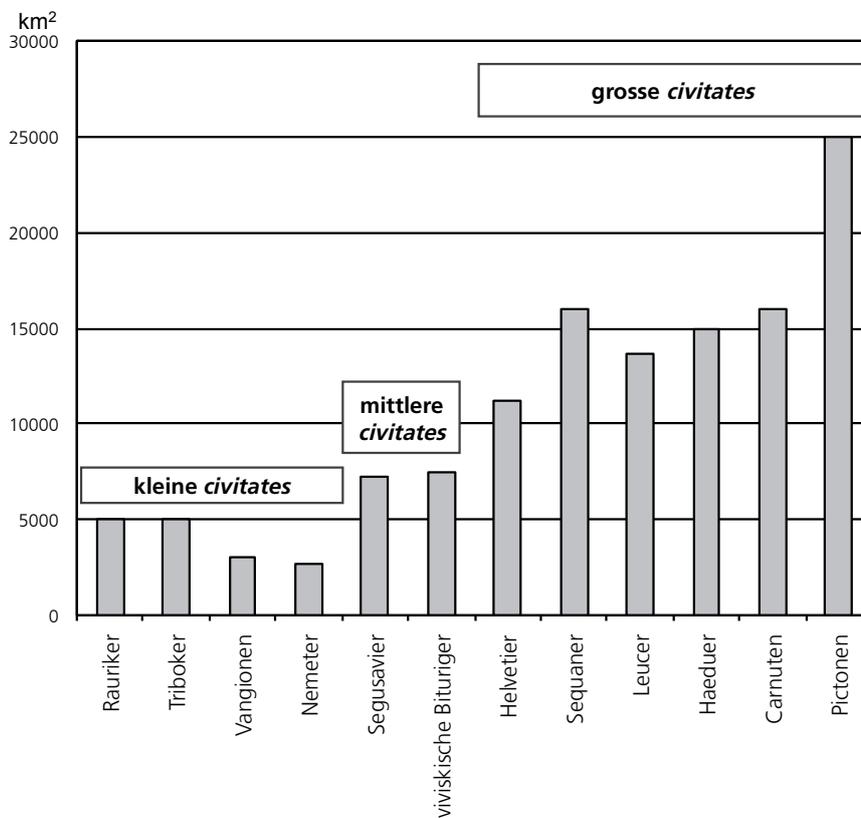


Abb. 13.12 Grösse des Territoriums der *civitates* der tres Galliae.

zweite Zentrum der Rauriker sein und damit dem gesuchten Argentovaria entsprechend. Denn die römische Siedlung in Horbourg/F, die geografisch ebenfalls in Frage kommt, auch wenn sie streng genommen nicht an der Limesstrasse liegt, setzt erst ab dem zweiten Viertel des 1. Jahrhunderts, vielleicht am 40 n. Chr., ein und weist bisher keinen vergleichbaren Tempelbezirk spätaugusteischer Zeit auf⁸⁰. Auch Riegel/D oder andere rechtsrheinische Orte können als Zentrum zur Kontrolle des Nordteils der Rauriker vor der Einrichtung der *Germania superior* als Provinz eigentlich nicht in Frage kommen, wie oben dargelegt; zudem scheint Riegel nicht vor der Mitte des 1. Jahrhunderts n. Chr. einzusetzen, die von M. Reddé erwähnte Basilika (s. oben) wurde erst zu Beginn des 2. Jahrhunderts errichtet⁸¹.

Die urbanistische Ausstattung zeigt, wie M. Reddé überzeugend ausführt (s. oben), dass in Oedenburg keinesfalls das *caput ciuitatis* der Rauriker zu suchen ist. Hingegen entspricht die Siedlungsstruktur durchaus dem, was andere zweite Zentren vorzuweisen haben. Ellemum/Ehl, die zweite Stadt der Triboker, scheint wie Oedenburg ein Strassendorf gewesen zu sein⁸². Auch Rodumna/Roanne/F, die zweite Stadt der Segusavier, und Noviomagus/Saint-Germain-d'Esteuil/F, die zweite Stadt der viviskischen Bituriger, scheinen keine Insula-Überbauung aufzuweisen⁸³. Nasium/Naix/F, die zweite Stadt der Leuker, wo ein monumentales öffentliches Zentrum mit grossen Tempelbezirken und wahrscheinlich einem Theater sowie eine Insula-Überbauung nachgewiesen bzw. wahrscheinlich gemacht werden können (vgl. oben mit **Abb. 13.6**), darf nicht als Gegenbeispiel herangezogen werden, da im Ort das erste *caput ciuitatis* der Leuker gesehen wird, das diesen Status im Laufe des 1. Jahrhunderts n. Chr. an Tullum/Toul/F verloren hat⁸⁴. In diesem Sinn bleiben die Chancen für Oedenburg mit seiner geografischen Lage (vgl. oben mit **Abb. 13.7**) und dem Tempelbezirk augusteischer Zeit, Argentovaria zu sein, durchaus intakt, auch wenn erst das Auffinden einer entsprechenden Inschrift Klärung bringen kann.

⁸⁰ Allerdings belegen Statuen verschiedener Gottheiten entsprechende Tempel; zu Horbourg vgl. Zehner 1998 (Anm. 75) 182-196 mit fig. 114-116 (Statuen); P. Flotté / M. Fuchs / J.-J. Wolf / M. Herrgott coll., *Les agglomérations antiques d'Alsace*. DRAC Alsace, Bilan scientifique hors série 2/2 (Strasbourg 2006) 31-41, spez. 38; zur Datierung: vgl. DRAC Alsace, Bilan scientifique 1998, 73-74; 1999, 81.

⁸¹ Ch. Dreier, Die Forumsbasilika der römischen Siedlung von Riegel am Kaiserstuhl. *Arch. Nachr. Baden* 70, 2005, 32; zum Beginn von

Riegel: vgl. Ph. Filtzinger / D. Planck / B. Cämmerer, *Die Römer in Baden-Württemberg* (Stuttgart 1986) 505.

⁸² Flotté/Fuchs 2000 (Anm. 70) 167.

⁸³ Roanne: M. Genin / M.-O. Lavendhomme, *Rodumna (Roanne, Loire)*. *Le village gallo-romain*. DAF 66 (Paris 1997) 24; Saint-Germain-d'Esteuil: H. Sion, *La Gironde*. *Carte archéologique de la Gaule* 33/1 (Paris 1994) 182-186.

⁸⁴ F. Mourot, *Nasium, ville des Leuques (Bar-le-Duc 2004)* 145-147.